TOME VII, FASCICULE 2. 1927.

REVUE

DES

ÉTUDES ARMÉNIENNES.

HISTOIRE DES ROIS KURIKIAN DE LOṘI,

PAR

LE P. LÉWOND MOVSÈSIAN.

TRADUIT DE L'ARMÉNIEN ET ANNOTÉ

PAR

FRÉDÉRIC MACLER,

PROFESSEUR À L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

On sait le rôle capital joué par la famille princière des Bagratides (Bagratouniq) dans les destinées de l'Arménie et de la Géorgie. Sans entrer dans le détail, il suffirait de renvoyer aux publications de Marquart[1] et de Daghbaschean[2], pour que l'on se

[1] *La généalogie des Bagratounis arméniens*, avec des notes; *L'origine des Bagratounis de Géorgie*, traduit de l'allemand en arménien par le P. HAPOZEAN (Bibliothèque Nationale, n° 73, Vienne, 1913, impr. des Mkhitharistes).

[2] *Gründung des Bagratidenreiches durch Aschot Bagratouni* (Berlin, 1893).

Internet Archive a également l'original arménien de cette étude.

fasse une idée de l'importance historique des différentes branches de la famille bagratide.

Mais, à côté des Bagratides d'Arménie et de Géorgie, il en est d'autres qui ont tenu leur rang, mais auxquels et jusqu'à présent, les historiens ne semblent pas avoir fait la place à laquelle ils avaient droit. Il s'agit notamment des Bagratides qui, sous le nom de Kurikian ou Korikian, régnèrent à Loṛi.

Il y avait là une lacune à combler et un chapitre d'histoire à écrire. Le P. Łéwond Movsêsian, des Mkhitharistes de Vienne, s'est chargé de ce soin. L'œuvre historique qu'il vient de produire a son intérêt et son importance; écrite en arménien, elle serait condamnée à ne pas atteindre un très grand public européen. La présenter sous une forme plus véhiculaire, en traduction française, m'a paru un devoir relativement aisé à accomplir.

J'espère ne pas avoir à regretter les quelques heures que j'ai consacrées à traduire cette plaquette; la traduction qui suit prouvera suffisamment qu'il valait la peine de faire connaître ce nouveau canton de l'histoire universelle.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR (1).

En jetant un coup d'œil sur les monnaies arméniennes de notre Musée, mon attention fut attirée par une monnaie de Korikê. Ceci me donna l'occasion de fouiller les citations éparses que les historiens arméniens faisaient de Korikê. J'ai eu sous la main des matériaux suffisants pour constituer l'histoire complète des Korikianq, que je présente ici à la science, persuadé que j'aurai rendu à l'étude de l'histoire des Arméniens, sinon un grand, au moins un petit service. Ce n'est que par de telles monographies qu'il sera possible d'édifier la structure magnifique de l'histoire des Arméniens.

J'avais désiré joindre à cette étude une vue géographique succincte sur la région de la principauté des Korikianq. Mais, ayant été obligé de quitter Vienne, je renonçai à mon projet, auquel j'espère revenir à une autre occasion.

Je sens un devoir particulier à exprimer publiquement mon profond remerciement au très honoré rédacteur en chef de *Handès amsorya*, le R. P. Akinian, qui, par ses conseils, me guida aimablement.

(1) Cf. Հ. Ղեւոնդ Մովսէսեան, *Լոռիի Կիւրիկեան թագաւորներու պատմութիւնը*, ազդ, p. ա–դ (p. v–vi).

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
Coup d'œil général	213
1. Gourgên Ier, 980-989	225
2. David Anhołin, 989-1048 (?) et Smbat, 1089	234
3. Kurikê Ier, 1048-1089 et Gagik, 1039-1058	240
4. David, roi de Madsnaberd, 1089-1145 et Abas, roi de Tawouch, 1089-1145	245
5. Kurikê II, 1145-1185	248
6. Abas II, 1185-1192	253
7. Ałsarthan Ier, 1192	255
8. Kurikê III, 1232	256
9. Phahlavan, Thałiadin, Ałsarthan II	256
10. Sargis	257
Les rois arméniens de la Maison des Kurikian dans la Kakhêth	259
La monnaie du Kuropalate Korikê	262
Tableau généalogique de la Maison Kurikian	266

LOṚI ET L'HISTOIRE
DE LA
FAMILLE BAGRATIDE ARMÉNIENNE KURIKIAN[1].

La branche Kurikian de la maison bagratide régna plus de cent ans à Loṛi, bien que, sous la suzeraineté de l'État arménien central d'Ani ; mais [c'était] un royaume autonome. Il joua un rôle important dans l'histoire des Arméniens et il eut une influence remarquable sur la vie arménienne, au point de vue de la civilisation.

Il n'existe pas encore de travail satisfaisant, relatif à l'origine, au développement et à la chute de cette maison, bien qu'une littérature historiographique nationale concernant cette famille et les monuments anciens du pays aient conservé assez de matériaux pour un tel travail. Nous essaierons, dans les pages qui suivent, de donner un résumé abrégé des matériaux frustes relatifs à la maison Kurikian ; avec l'espoir qu'il sera utile pour l'édification de l'histoire critique des Arméniens dans l'avenir.

Avant d'aborder directement notre sujet, nous tenons pour plus important de faire connaître, par un coup d'œil rapide, le passé historique de cette région, qui fut la terre du petit royaume Kurikian, du x^e^ au xii^e^ siècle.

I

Loṛi-Tachirq, appartenant à la province de Gougarq, a un passé intimement lié à l'histoire de cette province. Gougarq, cette province de l'Arménie septentrionale, limitrophe entre la Géorgie et l'Arménie, a été considérée comme pomme de discorde entre ces deux nations voisines au cours des siècles. Quand l'un ou l'autre des partis devenait plus puissant, il s'emparait de cette province. C'était ainsi à l'époque ancienne.

Strabon mentionne Gougarq comme un pays fertile, qui se trouvait de l'autre côté de la Koura (le Cyrus ou Kour), qu'Ar-

[1] *Հ. Ղեւոնդ Մովսէսեան, Լոռիի Կիւրիկեան թագաւորներու պատմութիւնը*, p. 1 et suiv.

tachès et Zariadris (après 190 avant J.-C.) avaient pris aux Géorgiens avec Kłartjq et le pays de Taïq[1]. Tigran le Grand[2] forma, avec ce pays, un thème militaire pour défendre les frontières septentrionales de son État et le plaça sous la domination d'un *bdeachkh*[3] (consul) qu'Agathange appelle le *bdeachkh du côté de Masqath*[4].

Au temps d'Archak II, les princes de cette province se révoltèrent. Parmi eux, Fauste[5] mentionne le *bdeachkh* des Gougarq et, avec lui, les seigneurs des districts de Tzor et Kołb, qui passèrent du côté des Géorgiens. Mais, peu de temps après, Mouchel les reprit et les soumit à Pap (Bab), désignant comme frontière entre l'Arménie et la Géorgie le Cyrus (Kour), comme auparavant. Lors du partage de l'Arménie, en 387, Gougarq passa aux Géorgiens et, avec la Géorgie, demeura sous la domination perse jusqu'en 591[6].

Moïse de Khorên[7] mentionne un certain Mihran (vers 330 après J.-C.) qui était «chef des Géorgiens et *bdeachkh* de Gougarq».

Au début du v^e siècle, on mentionne un *bdeachkh*, Achoucha, seigneur des Gougarq et plus particulièrement de Tachirq, qui aurait eu pour hôte saint Machtots[8], quand celui-ci était en tournée de prédication dans la région de Tachirq. Il est probable que cet Achoucha est le même qui est mentionné dans la bataille des Vardaniens comme *bdeachkh* des Gougarq et «homme sage et de bon conseil»[9].

Avec les satrapes arméniens et les rois de Géorgie et d'Ałouanq[10], le *bdeachkh* Achoucha fut appelé auprès de Hazkert II, et c'était celui qui conseillait de renier extérieurement

(1) Cf. Hübschmann, *Altarmenische Ortsnamen*, p. 113.

(2) Cf. Marquart, *Ēranšahr* (Berlin, 1901), p. 95, 165 et suiv.

(3) Sur les attributions de ce prince, voir H. Hübschmann, *Armenische Grammatik*... (Leipzig, 1897), in-8°, p. 119-120.

(4) Agathange, *Histoire* (Venise, 1862), p. 597, 650.

(5) Fauste de Byzance, *Histoire de l'Arménie* (Venise, 1832), p. 159, 211.

(6) Hübschmann, *op. cit.*, p. 114.

(7) *Histoire de l'Arménie* (Venise, 1865), p. 191.

(8) Ou Mesrop qui, selon la tradition, inventa les alphabets arménien, géorgien et ałouan ou albanien du Caucase.

(9) A propos d'Achoucha, voir P. N. Akinian, dans *Handès amsorya*, 1907, p. 121-126 et 296-300.

(10) *L'histoire des Ałouanq*, ou Albanais du Caucase, a été écrite par Movsès Kałankatouatsi au x^e siècle, et publiée en 1860, à Moscou et à Paris.

le christianisme afin de pouvoir retourner au pays et de défendre le peuple, laissé sans maître. Mais quand les satrapes, ayant suivi ses conseils, furent libérés et retournèrent au pays, Hazkert retint chez lui Achoucha, avec les rois de Géorgie et d'Ałouanq (Lazare de Pharbi, p. 191).

Il [Achoucha] ne put obtenir l'autorisation de retourner [en Arménie] qu'en 455 [1], et, en donnant des présents, il put emmener avec lui les fils de son beau-frère Hemaïak Mamikonian [frère de Vardan], Vahan, Vasak et Artachès; lesquels avaient été envoyés en Perse par Vasak Siuni pour les faire condamner à mort. Achoucha les ramena à Gougarq et les rendit à leur mère, Tzouik, la sœur de sa femme Anouchvram, qui vivait chez ce *bdeachkh*.

Ces détails, que les historiens arméniens donnent sur Achoucha, font ressortir en même temps les relations intimes qui existèrent entre les Gougarq et les Arméniens. Non seulement ils étaient unis par les liens du sang à la famille satrapale des Mamikoniens, mais aussi ils étaient unis et complètement d'accord avec les Arméniens pour les questions politiques, étant également intéressés au sort commun. Au surplus, Tachirq, avec sa capitale Tsourtaw, où se trouvait «la maison du bdeachkh», était arménienne par la majorité des habitants, par ses évêques arméniens, et par la langue de l'église, qui était également arménienne. De ceci il apparaît que les relations de Gougarq étaient plus intimes avec les Arméniens qu'avec les Géorgiens; bien qu'étant limitrophe des deux pays, [ce territoire] avait une importance égale pour les deux contrées, de sorte que Tsourtaw, la capitale des Gougarq, formait le nœud des relations des Arméniens et des Géorgiens [2].

En 591, suivant un traité [passé entre] Khosrov et Maurice, Gougarq passa aux Grecs. En 602, Khosrov le reprit; mais, de 624 à 628, lors des expéditions de Héraclius, le pays passa encore aux Grecs.

Ensuite, pendant quelque temps, Gougarq demeura sous la domination des Géorgiens, jusqu'au moment où les Arabes, dominant sur l'Arménie et sur la Géorgie, dominèrent aussi sur Gougarq. Bien que, en 782, les fils de Smbat Bagratide déli-

[1] Lazare de Pharbi, *Histoire d'Arménie*, Venise, 1873, p. 165.

[2] A ce propos, voir plus en détail P. N. Akinian, *Kurion catholicos des Géorgiens* (Vienne, 1910), p. 87-90.

vrèrent Tachirq et Achots, ainsi que d'autres districts arméniens de la domination arabe, bientôt ces districts furent le champ de nombreuses expéditions et de massacres impitoyables, comme l'expédition de Boułła, 850, qui, après avoir fait de nombreux ravages et massacres, s'en alla à Bagdad avec d'innombrables captifs. Parmi eux se trouvait Stéphannos Kon des Séwordiq, qui, pour n'avoir pas renié le christianisme, fut martyrisé dans sa prison en 854.

A partir de cette époque, Gougarq commença à payer des tributs aux émirs (amirapet) de Bagdad. Les pays qui se trouvaient sur le côté gauche du fleuve Débéta payaient leurs tributs à l'émir de Tiflis (Տփղիս); quant au Tachirq, Tzoraphor et Ardahan, ils étaient soumis à l'émir d'Arménie qui résidait à Dwin [1].

Ainsi, bien que les premières tentatives des Bagratides ne fussent pas couronnées de succès, ils n'en désespéraient pas pour autant. Devenant de plus en plus puissants, ils s'emparèrent successivement de différentes régions, parmi lesquelles une partie de Gougarq.

Achot Ier, en 886, fondant la dynastie des Bagratides, s'empara aussi de la totalité de Gougarq et nomma son frère Abas gouverneur-prince de la province. Mais Gougarq ne fut pas satisfait du gouvernement d'Abas. En 888, il [Gougarq] se révolta au moment où Abas était à Vanand pour réprimer des agitations. Afin de réprimer la révolte de Gougarq, le roi Achot Ier y envoya le prince royal Smbat; celui-ci, après avoir pacifié le pays, s'installa dans la grande forteresse de Chamchoïldê comme prince du pays.

L'année suivante, la nouvelle de la mort d'Achot obligea le prince royal à mettre à sa place, comme gouverneurs de Gougarq, les frères Vasak et Achot, de la maison des Gnthouniq, et de rentrer précipitamment au palais pour monter sur le trône. (Tchamtchian, *op. cit.*, II, p. 703-708.)

Le gouverneur d'Atrpatakan (Aderbeïdjan), Ochin, en 896, en passant par Outi, tâcha, par tous les moyens, de soulever les habitants de Gougarq contre Smbat. Mais ceux-ci, non seulement n'y consentirent point, mais encore, en s'enfermant dans des forteresses inaccessibles, contraignirent Ochin à quitter leur pays. Celui-ci (Ochin) mit le siège devant les forteresses de Tmovk

[1] Cf. Tchamtchian, *Histoire d'Arménie*, II, p. 408.

et de Kvêl, dans la Tjawakhq; mais, ne pouvant s'en emparer, il retourna à Vanand. En 899, Ochin alla à Tiflis (Տփղիս), et de là, en traversant Gougarq, il se rendit dans le Chirak. A ce moment, il attaqua le chef des Séwordiq, Géworg (Georges) et, le trouvant sans défense, l'emmena en captivité avec son frère Arouês; il les mena à Phaïtakaran où il (le chef) fut martyrisé.

Après la mort d'Ochin, son frère Yousouph devint amira d'Atrpatakan, il se brouilla avec Smbat et, en 902, passa par Phaïtakaran et Outi [pour se rendre] à Tachirq et Tachrataph[1]. Smbat, ayant appris cela, occupa à l'est les défilés orientaux de Tachirq et d'Achots[2]; mais Yousouph ayant appris [cela], s'empressa de pénétrer dans la plaine de Chirak par le sud-est.

En 907, Smbat vivait tranquillement dans le Tachirq, quand quelques satrapes arméniens, en connivence avec le roi Atrnerseh, de Géorgie, fomentèrent un complot pour le faire tuer. Mais le roi [Smbat], ayant appris la chose, se rendit à Chirak; il massacra et dispersa les conspirateurs. Yousouph rentra de nouveau en Arménie et Smbat, délaissé par les siens, se réfugia, en 909, dans le village d'Otzoun de Gougarq, et se cacha dans les grottes inaccessibles de Kłartjq. Yousouph revint à Dwin, emmenant avec lui le catholicos Hovhannès. Quant à Smbat, il passa de Gougarq à Chirak, où, en 910, il réunit les satrapes qui lui étaient restés fidèles et les envoya contre Yousouph sous la direction de ses fils. La tribu des Séwordiq se joignit à Smbat. Mais, dès le premier engagement, on trahit la cause du roi et on livra à Yousouph leur chef, le prince royal Moucheł. Un an plus tard, Yousouph envoya des troupes pour commettre des incursions dans le Tachirq et dans le Kangarq. Ces longues luttes prirent fin quand Smbat fut fait prisonnier par Yousouph et fut décapité à Dwin. On transporta son corps à Otzoun et on l'enterra près de l'église où l'on voit jusqu'à ce jour son monument funéraire.

Achot II, dit Erkath (le fer), succéda à Smbat. Il réunit près de lui ses braves et, sans relâche, il délivra des mains des ennemis toutes les villes et les forteresses, parmi lesquelles Gougarq, qu'il rendit à ses anciens gouverneurs, les deux frères Gnthouniq. Mais les succès d'Achot Erkath ne furent pas de longue durée. Les satrapes l'abandonnèrent et se mirent à se

[1] Tachrataph se nomme maintenant Tjilli.

[2] Probablement les défilés actuels de Łaraqilisê et de Dvali.

battre entre eux. Le pays resta sans défenseurs. A cette époque, c'est-à-dire en 917, les troupes de Yousouph entrèrent de nouveau en Arménie et massacrèrent cruellement ceux qui n'avaient pas apostasié.

Les deux gouverneurs Gnthouniq, Vasak et Achot, profitant de l'occasion, dédaignèrent la suprématie d'Achot Erkath et, en 921, ils se déclarèrent indépendants. Le roi des Arméniens s'empressa de punir la séparation des Gougarq. Bien que, au début, il ne pût facilement châtier les révoltés qui s'étaient fortifiés dans la grande forteresse de Chamchoïldê, mais près de la forteresse d'Askouêth [1], il put détruire la force des Gougarq et les soumettre. En présence du prince Gourgên, des Aphkhaz, auquel le roi s'était adressé, la paix fut signée. Les frères Gnthouniq furent rétablis dans leurs fonctions. Mais, un peu plus tard, Achot Gnthouni ayant trouvé la mort dans une bataille qu'il livrait contre les ennemis voisins, Vasak seul devint maître du pays, ayant toujours sa résidence dans la forteresse de Chamchoïldê.

Cependant Vasak Gnthouni n'était pas encore assagi. Il entreprit de nouveau une révolte et il s'unit au grand prince Gourgên des Aphkhaz, en lui promettant d'échanger la forteresse de Chamchoïldê contre l'une des siennes. La condition de Vasak fut agréée par Gourgên, qui lui jura de tenir sa promesse. Mais ensuite, il renia ses engagements et fit arrêter Vasak. Hovhannès catholicos raconte en détail toutes les batailles qui eurent lieu aux environs de Chamchoïldê; contre l'armée de Gourgên, les Vasakianq demandent du secours au roi d'Arménie. Achot arrive avec une armée. Il disperse, sous les murailles, l'armée des Aphkhaz et rétablit la paix dans le pays des Gougarq. Après avoir réprimé ce soulèvement, Achot se rendit dans le pays d'Outi, qu'il aimait beaucoup, où, après avoir également soumis quelques révoltés, il rétablit dans ses fonctions Tslik Amram, qui était gouverneur militaire de cette région.

Ainsi, les provinces de Gougarq et d'Outi demeurèrent sous la puissance des Arméniens jusqu'à Achot III, qui établit son fils Gourgên roi des pays Ałouanq (Albanie du Caucase), lui donnant en plus de Tachir, Tsoragétin avec lesSéwordiq, Kaïên, Kaïdzôn, Khorkhorouniq, Bazkert et beaucoup d'autres forteresses, auxquelles les Géorgiens donnent le nom général de Som-

[1] Actuellement : Asłor près d'Akhaltskha.

khêth (Somkhêth de Géorgie). Cette petite principauté de Gougarq et d'Artsakh fut agrandie à l'époque de David Anhołin et de son successeur Kurikê Ier; elle prospéra et, dans le cours des temps, on lui adjoignit les localités de Tawouch, Gardman, Pharisos, Kołth, Zawê et d'autres, qui sont comprises dans les limites suivantes : à l'est, le pays des Ałouanq ou la province de Gantzak; à l'ouest, Kłartjq-Adjara; au nord, le fleuve Kour (Koura), et au sud, Chirak et Aïrarat.

L'implacable Géorgie ne voyait certes pas d'un bon œil ce grand rempart, qu'avait dressé le royaume arménien de Loṛi devant elle et qui devait empêcher une fois pour toutes les révoltes arbitraires contre la Grande Arménie et affermir l'indépendance de ces provinces septentrionales. Une longue lutte commença entre les rois de Loṛi et les Géorgiens, comme on le voit dans les paroles de Kirakos (p. 72) : «Et Kurikê Bagratouni (le Bagratide), qui était de la ville de Loṛi, passait tout son temps à lutter contre les Géorgiens, afin de conserver stable sa patrie.» Mais, cette fois-ci encore, la Géorgie se rendit compte qu'elle ne pourrait pas s'emparer de ces provinces par des batailles honorables et elle recourut à la ruse : elle réussit. «Et après sa mort (de Kurikê Ier), trahis par les Géorgiens, ses fils abandonnèrent leur pays et se rendirent en Perse[1]; David et Abas reçoivent [des Persans], comme héritage, Tawouch et Madsnaberd et d'autres localités. . . » (Kirakos, p. 72).

Ici, aussi, ils ne trouvent pas le repos. Peu de temps après, les Persans se mirent à les inquiéter et, finalement, ils leur prirent la solide forteresse de Tawouch; et la famille des Kurikê fut obligée de se réunir dans Madsnaberd (Kirakos, p. 72 et Samuel, p. 133). Mais il semble que plus tard, soit amicalement, soit par des batailles, ils s'emparèrent de Nor Berd comme le dit Mkhithar Aïrivanétsi (p. 58) : «Et de la race des rois bagratides, restèrent en Géorgie, à Madsnaberd et à Nor Berd, des membres qui s'emparèrent de nombreuses provinces et bâtirent de nombreuses forteresses.» Bien que David, le fils du roi géorgien Démétré «montrât beaucoup de bienveillance, au point qu'il envoyait et appelait le roi Kurikê II (1185) fils de David (Anhołin) roi bagratide et lui promettait de lui rendre son héritage, que ses ancêtres lui avaient pris, et ainsi il le renvoyait avec des pré-

[1] Par le mot Perse (Parsik), nos historiens du moyen âge désignent souvent la province de Łazakh, dont la capitale était Partaw.

sents, lui donnant rendez-vous» (*Haïapatoum*, II, p. 389); une mort prématurée l'empêcha d'accomplir cet acte de justice. Ensuite, expulsés de leur propre patrie, ils demeurèrent pendant quelque temps en pays étranger dans des forteresses séparées. Le dernier prince mentionné est Sargis, qui était le fils de Thaładin (1257). Après, ce que devint la race des Kurikê, on n'en sait rien, bien qu'il soit très probable de croire que les *méliks* de Kharabał, qui s'étaient également réfugiés dans les mêmes forteresses, soient issus de la famille arménienne bagratide de Kurikê.

II

Le P. M. Tchamtchian, dans son *Histoire d'Arménie*, II, p. 1046, consacrant un chapitre à l'histoire des Ałouanq et à l'époque où le royaume Kurikian commençait, dit : «Mais, à propos des rois arméniens d'Ałouanq, nous ne voulûmes rien statuer, d'une façon précise, car ce qui est dit à leur sujet dans notre littérature, est très mélangé et incertain . . . . . et légué par bribes.» Ce que le P. Tchamtchian a refusé de nous raconter, tout un siècle l'a passé sous silence. Après lui, il ne se trouve personne qui ait réuni ces «bribes» de légendes qui sont dispersées chez les anciens historiens, ainsi que dans les inscriptions. Brosset [1], dans l'étude de l'histoire de la Géorgie, et ensuite Lalayants [2], dans la topographie de Bortchalou, ont été tentés de parler de l'histoire de la famille Kurikian, seulement autant que le programme qu'ils avaient adopté le leur permettait, c'est-à-dire superficiellement et dans les grandes lignes. Des coups d'œil passagers ont été jetés sur ces matières par Tchalaliants [3], Barkhoudarian [4],

[1] Brosset, *Additions et éclaircissements à l'histoire de la Géorgie*, Saint-Pétersbourg, 1851, p. 277 et ailleurs, *passim*; — idem, *Monographie des monnaies arméniennes*, Saint-Pétersbourg, 1839, p. 30; — idem, *Description des monastères arméniens d'Haghbat et de Sanahin*, Saint-Pétersbourg, 1863; — idem, *Les ruines d'Ani*, histoire et description, Saint-Pétersbourg, 1860; outre ces ouvrages, Brosset mentionne en passant les rois Kurikianq dans tous ses écrits.

[2] Lalayants, *Azgagrakan Handès* «la province de Bortchalou», 1901, p. 271.

[3] *Voyage dans la Grande Arménie*, Tiflis, 1842.

[4] *Histoire des Ałouanq*, t. I, Valarchapat, 1902, et *Artsakh*, Bakou, 1895.

Rostom Bèk Erznkiants [1], Harouthiunian [2] Gut Qahanah Ałanian [3]. Ces derniers, dès qu'ils ont pénétré dans les limites du royaume Kurikian, n'ont donné que la description d'un monastère, d'une ville, d'une forteresse, ou d'une inscription; ont fait de même Indjidjian [4], Alishan [5] et d'autres. Ces remarques ont bien jeté quelque lumière sur cette matière, surtout au point de vue topographique et archéologique, mais l'histoire a besoin encore d'une étude détaillée.

Comme nous l'avons dit ci-dessus, notre but est de réunir plutôt les matériaux concernant l'histoire de la famille des Kurikianq, pour servir à une étude ultérieure approfondie de la question que d'en tracer l'histoire définitive, ce qui serait prématuré. Nous ressentons surtout le manque des sources contemporaines des débuts du royaume kurikian.

Quel a été le mobile de la fondation de ce royaume? pour servir à quel but? et quand fut-il fondé? Voilà des questions qui surgissent devant nous dès le premier instant.

La partie de la région de l'Arménie septentrionale que nous appelons Tachirq, fut gouvernée, au début, ainsi que le cours de l'histoire l'a démontré, par des chefs qui portèrent le titre de «bdeachkh», ensuite de «karavar-ishkan» (gouverneur-prince), «vérakatsou», «kołmnapah». En 972, tout d'un coup, le maître de ce pays est appelé «tagavor» (roi) par Ourhaïetsi [6]. Pour expliquer ce phénomène on pourrait supposer que le corps des satrapes arméniens avait subi une nouvelle transformation dans la nouvelle période de souveraineté de la maison des Bagratides de jour en jour plus grandissante. Par le fait, nous voyons que les provinces situées à l'extrémité du pays de l'Arménie se détachent peu à peu de l'autorité centrale, et, bien que soumises encore à sa suzeraineté, elles finissent par former des principautés indépendantes et des royaumes.

C'est ainsi que dans le Vaspourakan, commence, en 908, le

[1] *Hnakhosakan tèlagrouthiun Haībatay* dans *Ararat*, 1886, p. 444, 493, 518, et 1887, p. 27, 68, 163, 213, 256, 300, 349; — IDEM, *Kaïanberd*, dans *Azgagrakan Handès*, vol. III.

[2] *Azgagrakan Handès*, *Sanahin*, 1898, p. 23.

[3] *Hnits Norits*, hnakhosakan ouléworouthiun. *Loumah*, 1900, n°s 1 et 2, et 1901, n° 2.

[4] *Storagrouthiun hin haïastani*, Venise, 1822.

[5] *Haïapatoum*, télagir hayots médzatz, etc.

[6] C'est-à-dire Matthieu d'Edesse.

royaume des Ardzrouniq, que s'érige dans les provinces Bassên-Vanand le petit royaume de Kars, et par la suite dans Siouniq et Kapan, et que finalement dans le dernier quart du x[e] siècle, Gourgên, le frère de Smbat II, ceint la couronne en Tachirq. Laissons de côté les autres petites principautés. Mais pourquoi ceux-là se séparaient-ils du gouvernement central, de leur roi légitime d'Ani ?

Il est difficile d'y répondre. Stéphanos Orpélean devant une telle question épiloguait pour justifier la séparation des Siouniq (p. 219-220) : «La famille des Siouniq (descendants) de Haïk était mêlée tantôt avec la famille royale Arshakouni et Bahlaviq, et tantôt avec celle du royaume des Khazirq, puis finalement avec les Bagratounis, mais ils ne se révoltèrent jamais contre les dominations ancestrales. Puis, après de longs siècles, lorsque les Ardzrouniq ouvrirent la porte, les premiers, et ceignirent la couronne contre Smbat, le roi d'Arménie, ce fut Atrnersèh, le bdeachkh des Géorgiens qui ceignit ensuite la couronne, puis Hamam d'Alouanq; Apchine voulut honorer Vasak de Siouni en le couronnant, mais celui-ci se récusa ne voulant point hériter du nom de révolté. Puis *à l'affaiblissement de l'état des Bagratounis* et à l'accroissement de la puissance d'Ismaël tous les trônes des principaux satrapes se détachèrent, se séparèrent; celui de Vaspourakan, des Géorgiens, des Alouanq, des Tsorogetatsiq qui s'appellent Kurikianq, des Karouts et de Vanand appelé Baséanq, ensuite celui de Smbat, fils de Sahak, ce dernier fils d'Achot... ; ceux-ci se retournèrent vers le grand athapek qui était à Tauris dans le pays d'Aterpatakan, ainsi que vers l'amira Rah, qui régnait sur la porte de Darband et sur les seigneurs d'Alouanq qui, à cause de leur grande affection, en font part au grand sultan de Khorassan, et ayant obtenu de lui l'autorisation, ceignirent la couronne au jeune Arménien de belle prestance, à Smbat, seigneur de Siouniq. Et comme à cette époque les Bagratides ne régnaient plus que sur Chirak et sur l'Ararat jusqu'à Ghélam et Outiq, jusqu'à Karin et la limite de Vaspourakan, jusqu'à Tsoroget et jusqu'à Gardman, *et que les Siouniq étaient coupés d'eux, pour cette raison Smbat ne crut point avoir commis un crime. Car si les Bagratounis*, qui furent amenés captifs par Hratché *en ont été dignes* (de régner), combien plus ne convenait-il pas de l'être à ceux-ci, aux propres descendants de l'illustre Haïk, qui succédant de père en fils dans le gouvernement étaient parvenus jusqu'à ces jours.»

Une telle justification n'apporte point, naturellement, une so-

lution aux événements historiques qui supposent des causes politico-diplomatiques. On pourrait la considérer comme une épidémie de l'époque qui, pourtant, n'aurait pu se propager sans une cause extérieure dans les provinces situées aux extrémités du pays. «L'affaiblissement» de la puissance de la maison des Bagratounis peut avoir été un des principaux agents, l'autorité centrale ne se sentant point en force pour conserver dans la soumission ces régions où le feu de la révolte était toujours maintenu ardent, malgré les moyens violents employés par l'autorité centrale, comme nous l'avons vu.

Ces agitations n'étaient point, sans doute, qu'un simple signe de mécontentement à l'égard de l'autorité centrale; il y avait aussi des influences étrangères qui les y poussaient, soit arabe, soit grecque, soit géorgienne des pays voisins. Ce qui saute aux yeux c'est particulièrement le cas pour Gougarq, vis-à-vis de laquelle les autorités géorgiennes de Tiflis (Տփղիս), d'Ardanoutche et des Aphkhaz devaient agir, comme elles l'avaient fait à l'égard de Bassên-Vanand, et diriger leurs machinations vers Loŗi pour inquiéter l'autorité centrale arménienne du moment que l'accroissement de sa puissance menaçait leurs intérêts. Il y avait aussi des causes intérieures, comme la division en plusieurs branches de la maison des Bagratounis et la lutte pour le trône, ce qui devait amener un manque d'union non moindre dans le corps des satrapes.

Le principe *Divide ac impera* était probablement aussi celui du gouvernement de Bagdad, qui ne voulut jamais l'existence d'une Arménie forte. Aussi pour une raison ou pour une autre l'esprit de séparation avait-il pris naissance et s'était développé de jour en jour trouvant un aliment d'incendie.

Tachirq ne fut point une des premières à s'embraser de cet incendie. Elle y arriva par un mouvement lent au début. Achot Ołormadz ou son fils Smbat «le conquérant» essayèrent de conserver, attaché à leur maison royale, ce milieu préféré qui fut le lieu de repos de leurs ancêtres, et la donnèrent pacifiquement en partage à leur propre frère Gourgên. C'est dans de semblables circonstances que naquit le royaume de Kars aux jours de leur père Achot.

Tachirq-Ałouanq tout en ayant obtenu son indépendance resta, quand même, à l'instar des autres royaumes partiels, unie à l'autorité centrale. Ils étaient liés au royaume d'Ani par un traité d'armes spécial et vivaient avec lui «dans la soumission d'un fils

au père». Tous aspiraient aux intérêts de l'autorité centrale et celle-ci était prête à venir, par derrière, en aide aux petits royaumes. Lorsque Tchemeshkik demanda aide à Achot contre les Tadjiq «tous les rois arméniens, tous les princes, les gouverneurs et tous les notables des pays de la maison d'Orient» s'assemblèrent autour de lui. Nous verrons encore de pareils cas dans le cours de l'histoire. Mais que ces «rois jouets» aient, en réalité, été utiles au développement et à la prospérité de l'Arménie, l'histoire ne répond point, à ce sujet, favorablement.

Tachirq parvint à son indépendance au dernier quart du x^e^ siècle. Le cercle du nouveau royaume fut, au début, probablement ce que Smbat II avait assigné à l'évêque de Sanahin comme revenus du diocèse : «J'ai donné comme revenu... à Sanahin tout le pays de Tachirq, le haut et le bas jusqu'à la montagne de Bazoum (?) d'un côté et de l'autre jusqu'aux limites du pays des Gougarq et jusqu'aux limites de Tiflis (Տփղիս) et des Géorgiens et jusqu'aux limites du district de Nig et jusqu'aux limites de Kayinth (Kaïên?) et aux limites de Tsałkotz, jusqu'aux limites de la maison de Chirak». Vardan parlant de la part d'héritage échue à Gourgên énumère une à une ces portions de districts qui s'appellent d'un seul nom Somkhêth et qui correspondent à la délimitation consignée dans le décret de Smbat.

Les limites de ce royaume nouveau-né s'élargirent successivement aux jours de David Anhołin et de Kuriké I^er^. Le premier, après sa victoire sur l'amira Phaltoun de Gantsak, s'empare des provinces de Zavé, Kaïên, Khoust et Kołtn et de toutes leurs forteresses et hérite du nom de «roi des Alouanq» (Asolik, p. 287). Ensuite, David remportant la victoire également sur le persan Apousar s'empara aussi de la province de Gardman dans Artsakh et de nombreuses forteresses (Ourhaïetsi, p. 92-96).

Kuriké I^er^, fils de David Anhołin, fut aussi appelé roi des Alouanq parce qu'il régnait sur la partie sud-ouest du pays des Alouanq, c'est-à-dire sur toutes les provinces et forteresses sur lesquelles avait régné son père. C'est pour cette raison que Matthéos Ourhaïetsi (p. 278) écrit : «Les rois d'Alouanq Gagik (Gourgên), David et Korikê (Kurikê) qui résidaient actuellement dans la ville de Loré». De ces renseignements qui nous sont fournis se dessine pour cette principauté un autre cercle général de la façon suivante. A l'Est, Gantsak, Kapan; à l'Ouest, Kłartjq Kolkhis-Adjara; au Nord, Samtskhê, le fleuve Kour, Tiflis

(Տփղիս); au Sud, Chirak, Vanand, Achotzq et Aragadzodn. Ceci suffit pour le moment quant à la partie géographique.

1. GOURGÊN Iᵉʳ (980-989).

Matthéos Ourhaïetsi (p. 17) après avoir fait le récit de la marche contre les Tadjiq, de Mlêh, général de Tchemeshkik et de la défaite qu'il subit devant Amid, puis de la lettre qu'il adressa à l'empereur dans laquelle il priait l'empereur de tirer vengeance des ennemis, puis de la convocation des troupes opérée par l'empereur et de l'aide qu'il demanda aux Arméniens, ajoute :

> Alors (c'est-à-dire en 972) tous les membres royaux de l'Arménie, les nobles et les princes. . . se rassemblèrent auprès du roi d'Arménie Achot Bagratouni, le roi de Kapan, Philippe et le *roi des Alouanq, Gourgên;* Abas, le seigneur de Karouq; Sénéchérim, le seigneur de Vaspourakan, et Gourgên, le seigneur des Antsévatsiq, etc.

Le roi des Alouanq, Gourgên, qui prit part à la mise en marche des troupes arméniennes était, sans doute, ce Gourgên, fils d'Achot Ołormadz qui, conformément au récit de Vardan (p. 90) avait hérité «de Tachir avec les Sévordiq de Tsoroget, de Kaïên et Kaïdzôn, de Khorkhorouniq; qui fut construit par Khor, c'est-à-dire Kochorni et Khorakert, et de Bazouniq, c'est-à-dire Bazkert dans le district de Tachirq; échurent également à Gourgên d'autres forteresses célèbres que les Géorgiens appellent Somkhêth».

Si Ourhaïétsi a écrit ces lignes en connaissance de cause et que Gourgên ait vraiment pris part à la convocation des troupes en tant que «roi des Alouanq» il s'ensuivrait, tout naturellement, que 1° Tachirq = Alouanq s'était déjà proclamée indépendante en 972, ayant son propre roi, et que 2° Gourgên avant 972 était déjà installé seigneur et «roi» de Tachirq.

Cependant cette date nous paraît trop prématurée, non seulement parce que Mkhithar Aïrivanétsi (p. 56) situe la proclamation du roi Gourgên en 981 «à cette date prend commencement le règne des Bagratounis sur les Géorgiens, car Gourgên régna sur le pays des Géorgiens (= Tachirq) et son frère Smbat sur l'Arménie», mais aussi parce que les mémoriaux contemporains ignorent ces événements.

Tchalaliants (*Voyages*, p. 42) produit un mémorial, écrit à la fin du livre des Canons de Basile, en date de 972 : «que j'ai vu moi-même, écrit-il, dans le livre intitulé *Khéothuk*», à Sanahin, et dans lequel se trouvent conservées ces lignes intéressantes pour nous :

Moi, indigne parmi les moines et pauvre écrivain, Siméon, l'an de l'ère arménienne 421, au couvent appelé Norachên, à Sanahin, sur l'ordre de mon père Hovhannès, la sixième année de la construction de ce monastère faite par la pieuse reine Khosrowanoïche, femme du Chahnchah d'Arménie Achot, fils du roi d'Arménie Smbat le Bagratouni, et la première année du pontificat du père spirituel œcuménique Ter Khatchik, le digne supérieur, et de l'épiscopat dans notre province de Tachir du digne pasteur Grigor, dans la deuxième année de sa direction, sous le règne d'Achot et de son fils Smbat, les vaillants et victorieux rois d'Arménie. Vous qui lisez et vous éclairez des verbes de ce livre souvenez-vous dans vos prières pures d'Achot le Chahnchah qui fit construire ce saint monastère et de la pieuse reine, amie de Dieu, et de leur fils, le vaillant et brave édile de l'Arménie, le roi Smbat, ses frères Gagik et Gourgên; et surtout croyez digne de votre souvenir, notre saint père Polycarpe, décédé dans le Christ, qui commença la construction de ce monastère et trépassa dans les chœurs des incorporels (anges), il y a deux ans de son repos; souvenez-vous surtout de son successeur, du chef de ce couvent, le père Grigor, très pur et rempli de toutes les actions de vertu; souvenez-vous de l'ensemble de notre communauté des pères et des frères.

Ce moine de Sanahin, Siméon, qui est ainsi au courant du proche passé et présent de Tachirq ne fait aucune allusion au «roi» de Tachirq, bien qu'il mentionne les deux propres frères, princes royaux, Gagik et Gourgên. Par contre, il attire notre attention sur Smbat, qui, à la date de 972, est représenté, du vivant de son père Achot le Chahnchah, comme portant le nom de roi, comme partageant son trône et son autorité : «Sous le règne d'Achot et de son fils Smbat (les) vaillant(s) et victorieux rois d'Arménie.» Une circonstance encore digne d'attention, c'est que la construction de Sanahin est attribuée à Achot et à Smbat, et qu'il ne soit fait aucune mention de Gourgên.

Tchalaliants (*ibid.*, p. 43-44) nous a conservé encore un autre document authentique intéressant : «le libellé du décret du roi Smbat, extrait de l'authentique décret manuscrit, écrit sur parchemin». Ce décret est écrit l'an 979; et moi, je le considère en

même temps comme le décret de la déclaration de l'indépendance de Tachirq.

Par la volonté de Dieu, du tout-puissant, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, moi, Smbat Bagratouni, roi d'Arménie, petit-fils du conquérant et grand roi Smbat, (celui-ci) fils du roi Achot, surnommé Ołormadz, je suis venu visiter le saint monastère de Sanahin qu'ont fait construire le roi Achot et la reine Khosrowanoïche, mon père et ma mère; j'ai constaté que la construction était digne de Dieu et du roi, c'est pourquoi je l'ai aimé et en témoignage de mon affection je l'ai institué siège d'épiscopat et l'ai assigné diocèse de la sainte Astouadzadzine; j'ai fait sacrer évêque le saint prieur du monastère, Esaïe, par le grand patriarche des Arméniens, Khatchik; et par notre ordre irrévocable j'ai donné ce diocèse et ce pays à Sanahin, tout le pays de Tachirq, le haut et le bas jusqu'à la montagne Bazoum d'un côté et de l'autre jusqu'aux limites du pays des Gougarq et jusqu'aux limites de Tiflis (Տփղիս) et des Virqs, et aux limites de la province de Nig et jusqu'aux limites de Kayinth et aux limites de Dzałkotsk et aux limites de la maison de Chirak; moi, roi Smbat, par mon autorité royale et par ordre des catholicos j'ai institué ce siège et ce diocèse à la sainte Astouadzadzine dans Sanahin qui était le cimetière de nos ancêtres, en souvenir de mon père et de la mère du roi Achot, et de la reine Khosrowanoïche, de moi vivant et après ma mort pour le décorum de la sainte Astouadzadzine, à l'exemple de mon père et de ma mère qui l'avaient réparée puis enrichie d'ornements, de nombreux villages, monts et vallées (patrimoines) paternels; or, si quelqu'un des rois, des princes et des catholicos s'oppose à mes ordres et coupe mon sceau (*sigelis*) donné et cherche à détruire ce que j'ai établi au sujet de ce diocèse qu'il soit anathématisé par les cent dix-huit pères de l'Église; fut écrit l'an 428 de l'ère arménienne.

Smbat, au moment où il élargissait les limites de l'autorité spirituelle de Tachirq, délimitait, également sans doute, les limites de l'autorité de son frère Gourgên, et c'est en cette circonstance qu'eut lieu la fête de la proclamation de l'indépendance de Tachirq, dans Sanahin, où le roi s'était rendu dans ce but.

C'est à cette visite du roi que fait sûrement allusion — bien qu'antidaté de deux ans — le *Khéouthuk* de Sanahin, d'où — nous supposons — le P. Alishan (*Haïapatoum*, p. 288) produit les lignes suivantes et le décret de Gourgên :

Après la mort d'Achot, l'an de l'ère arménienne 426 (977), règne son fils Smbat; il lui arrive d'aller voir son propre frère Gourgên qui

était à cette époque prince de tout le pays de Tachirq; après être restés de longs jours ensemble, accompagnés de tous les cadres nobles de l'armée arménienne, ils songèrent aux lieux spirituels et aux communautés, c'est-à-dire à la catholikê (église métropolitaine) de la sainte Astouadzadzine de Sanahin, qui avait été fondée et achevée par son père et sa mère; il écrivit un décret, monument éternel, d'ordre royal, en ces termes :

«Par la volonté de Dieu tout-puissant, moi Gourgên, roi, fils du Chahnchah Achot Ołormadz, de la famille des Bagratounis, en souvenir de mes péchés et en ayant présent dans mon esprit (le jour) terrible du jugement, j'ai fait faire, en payant de mes propres biens, un lustre, contenant 112 lampes, pour que, à l'instar du soleil qui tourne dans l'orbe d'une roue dans le ciel, ayant sa face tournée vers la terre et la rend resplendissante, de la même façon, pour que ce lustre, en évoluant dans le dôme de la catholikê, sans tourner sa face vers le sol et sans répandre l'huile, serve à la splendeur et à l'illumination de cette sainte catholikê. Ensuite un autre lustre de moyenne grandeur (dédié) au nom des quarante saints ayant des lampes du même nombre et représentant la forme de la lune, pour que, comme la lune brille la nuit et de ses rayons humides fait mûrir les fruits de la terre, en même temps que pour la consolation de ceux qui chevauchent sur les furieuses vagues de la mer, de la même manière ce lustre resplendisse dans le portique de la sainte Astouadzadzine et de la sainte catholikê de Sanahin, dans le cimetière de mes parents les Bagratounis; ce sont des lieux qui ont mûri et parfaitement nourri les fruits de l'âme, en même temps qu'ils ont été la route conduisant aux stations célestes et la voie permettant de passer à travers la violence du courant des flots démontés de la géhenne. Or, que (ces lustres) s'allument et brillent aux jours des fêtes du Seigneur et de la commémoration des saints martyrs; l'un pendant le jour, à l'heure du terrible sacrifice, et l'autre pendant la nuit, pour l'illumination des saints et la splendeur des enfants de la nouvelle Sion. Et gloire éternellement au Christ. Amen.»

Comme nous ne pouvons nous porter garants de l'exactitude de la date de 426 susmentionnée nous ne pouvons, de même, garantir que Gourgên ait été roi à cette date-là. L'authenticité même du décret nous paraît douteuse.

Quoi qu'il en soit, nous sommes obligés — faute de meilleur point d'appui — de nous accrocher à la date donnée par Mkhitar Aïrivanetsi et accepter la date de 979-981, peut-être mieux celle de 980, comme date de la désignation de Gourgên comme roi, faite par l'entremise de son frère le roi Smbat.

Les historiens ne font aucune allusion aux mobiles de la proclamation de la royauté de Gourgên. Le P. Tchamtchian (II,

851) prétend que «c'est pour récompenser la fidélité de son frère cadet que Smbat lui a attribué le royaume de Lori»[1]; j'ignore, cependant, sur quoi le P. Tchamtchian base son opinion.

C'est ainsi que Gourgên, fils d'Achot Ołormadz devint le premier roi indépendant de Tachirq, et c'est avec lui que commence la famille des Kurikianq dont il est considéré comme le premier ancêtre.

Très peu de renseignements nous sont parvenus au sujet de la biographie et de l'activité de ce premier roi de la famille des Kurikianq Bagratouni.

Gourgên était le fils cadet du roi Achot III Bagratouni; sa mère s'appelait Khosrowanoïche; elle fut une des reines arméniennes magnifiques et édiles constructrices. Parmi ses frères on mentionne Smbat qui succéda à son père sur le trône royal et fut surnommé conquérant, et Gagik qui succéda sur le trône après la mort de Smbat. On mentionne également une sœur (Asołik, p. 254).

C'est de son temps que fut achevée la construction des églises de Astouadzadzine de Sanahin et celle de S. Nishan de Hałbat, qu'avait entrepris de construire sa mère la reine Khosrowanoïche «pour le salut de Smbat et de Gourgên».

Kirakos Gantzaketsi, p. 56, s'écartant, à ce sujet, des autres historiens attribue la construction de Hałbat et de Sanahin à Gourgên qu'il appelle Dérénik : «Lorsque le roi Kurikê de la famille des Bagratounis, fils de David, (celui-ci) fils de *Dérénik, celui qui jeta les fondements du célèbre monastère de Hałbat et* (de celui) *de Sanahin*, vit que Ter Grigoris avait quitté son siège et s'était rendu à Rome.» Brosset propose, à ce sujet, l'explication suivante : «Pour faire concorder Kirakos avec les autres auteurs il est possible de supposer que Dérénik ou Gourgên s'était chargé de la principale surveillance et des soins de la construction des monastères du moment que Hałbat et Sanahin se trouvaient dans la province qui lui était échue en partage, aussi n'était-il point le constructeur des monastères mentionnés.» Il faut ainsi comprendre le sens des termes de Kirakos en concordance avec le témoignage des autres historiens, lesquels sont

[1] C'est ainsi que Dulaurier et autres ont adopté cette supposition; Dulaurier écrit : «Gourgên ou Kuraké Ier, troisième fils d'Achot Ołormadz, reçut de son frère aîné, le roi Smbat II, comme héritage, l'Alouanq arménienne» (Doc. I, p. 10, n. 1).

d'accord pour attribuer la construction de ces mêmes monastères à la mère de Gourgên ou de Dérénik, à la reine Khosrowanoïche; c'est ce que confirme aussi le décret du roi Smbat (voir plus haut), qui attribue leur construction à Achot Ołormadz et à Khosrowanoïche. En plus de cela, du moment que les monastères susmentionnés furent construits pour le salut des fils de la reine susmentionnée, c'est-à-dire de Gourgên et de son frère Smbat, comme le confirme l'inscription au sujet du couvent de Hałbat — «l'an 640 (991), nous, Siméon, prieur, et Tiranoun, prêtre, nous avons construit les églises pour le salut de Smbat et de Gourgên» — (Costaneants, *Vimakan Taregir,* p. 10) — il est, par conséquent, beaucoup plus probable de supposer que ce fut la reine Khosrowanoïche elle-même qui fit construire les monastères pour le salut et la longévité de ses fils. C'est pourquoi elle ordonna aussi de sculpter sur une énorme pierre enchâssée dans le mur oriental du principal temple de Hałpat, les effigies de Smbat et de Gourgên dans leurs anciens costumes royaux, tenant en mains le modèle de la même église.

Rostom-Bek Erznkeants (*Ararat,* 1886, p. 494) a donné une belle description de l'effigie vue sur l'église de Hałbat que je crois nécessaire de reproduire ici : «J'ai regardé d'un cœur joyeux sur la façade du mur oriental du grand temple de la catholikê, à l'extérieur, sculptées sur une pierre d'une seule pièce, en creux, les effigies de nos rois aimés Smbat et Gourgên, fils d'Achot Ołormadz, sous les traits d'hommes en plein âge, en riches vêtements royaux; sur la tête du roi Smbat est posée une couronne en pointe à quatre faces, les bords sont ornés de pierres précieuses; la tête de Gourgên est enveloppée d'un châle précieux rehaussé d'une décoration tigranienne[1] pour retenir les cheveux. L'accoutrement de ces rois est de forme ample, un long manteau qui tombe des épaules jusqu'aux chevilles selon la coutume orientale. Les rois glorifiés dans leur costume militaire avec leur couronne royale sertie de pierres, une barbe magnifique, se tenant l'un vis-à-vis de l'autre, tiennent dans leurs mains la forme et le modèle de la construction du grand temple en signe d'offrande à Dieu tout-puissant. Aujourd'hui encore, celui qui contemple la sculpture de ces effigies se sent pris d'un respect pour la hauteur des vues de l'art arménien sculptural de ces effigies; il y paraît aussi une certaine inscription, mais indé-

[1] C'est-à-dire sur le modèle de la tiare de Tigran.

chiffrable, due à une écriture secrète en caractères fermés, que nous nous sommes, en vérité, beaucoup efforcés de déchiffrer, mais sans résultat, car elle était en grande partie effacée et usée ».

De telles effigies sont également sculptées sur la façade orientale de l'église de Sanahin[1], presque sous les mêmes traits, mais de forme un peu plus petite avec l'inscription suivante : « *Kurikê roi et Smbat roi* ». Toutefois nous sommes d'accord avec Brosset[2] pour admettre que les rois mentionnés ici, ne sont point Gourgên et Smbat le conquérant, mais Kurikê le fils de David Anhołin et son frère (de Kuriké) Smbat. C'est ainsi que dans une inscription, à Sanahin même, il est dit : « L'an 512 de l'ère arménienne (1063)... sous le règne de Kurikê et de Smbat... ». (Tchalaliants, p. 32) où Kurikê et Smbat sont représentés rois contemporains. Autrement il resterait inexplicable que Smbat le conquérant, le roi suzerain de l'Arménie, fût classé après son frère cadet, roi soumis. De plus, Gourgên, le premier roi de la principauté de Lori *n'est pas une seule fois* nommé Kurikê; bien que le P. Alishan dans sa *Topographie*, p. 63, dise : « Et comme (Gourgên) fut appelé Kurikê par les Géorgiens, de même le royaume fut appelé aussi de ce nom Kurikian[3] ».

Tchalaliants a vu un autre souvenir encore de Gourgên dans le temple de Sanahin, il écrit, p. 14 : « Du côté oriental, entre les églises de la Vierge et du Sauveur, il y a une construction en dalles polies, un péristyle sous arcades, sur le front de ce péri-

[1] Lalayants, *Azgagrakan Handès*, 1901, p. 384. « La façade extérieure orientale de l'église de Sanahin est ornée de neuf belles arcades reposant sur des demi-colonnes, dont celle du milieu est plus grande et encadre la fenêtre assez grande qui s'ouvre sur l'autel. Au-dessus de celle-ci sont sculptés deux personnages en manteaux longs, à couronne en pointe, tenant en mains le modèle de cette église. Un peu plus haut il y a cette inscription : « *Kuriké et Smbat* roi ». Voir aussi Haroutiounian, *ibid.*, 1898, p. 293 et Tchalaliants, *Voyage*, p. 11.

[2] Brosset, *Deux historiens arméniens*, Pétersbourg, p. 51, n. 4 : « Spécialement l'église de la Vierge, à Sanahin porte au faîte du pignon oriental la figure de deux personnages, que la tradition nomme Coriké et Sembat, soit de deux fils d'Achot-le-Miséricordieux, soit plus probablement de Coriké et son frère(?) de Loré... »

[3] Je ne puis dire quel rapport linguistique ont entre elles les formes de Gourgên et Kurikê. Gourgên dérive de l'ancien nom pahlavique *varkaïna*, qui a pris plusieurs formes chez les Géorgiens, telles que : *gourgên*, *gorgé*, *gorgi*, *géorgi*, *goriké*, *kuraké*, *kurikê* et finalement *koriké*, et les historiens emploient indifféremment toutes les formes susmentionnées pour le même personnage.

style sont plantées trois croix, dont l'une construite par le prêtre Sargis (implorant) la bénédiction sur lui, et la deuxième sur Gourgên Bagratouni ».

Probablement celui-ci aussi avait pris part à la levée des troupes avec lesquelles Smbat II, le roi d'Arménie, s'était empressé de venir en aide à Bagarat, roi des Géorgiens et à David Kurapalat de Taïq contre le roi des Aphkhaz (988), lequel pour défendre son père, Gourgên, avait marché contre les Géorgiens. « Toute l'armée des Géorgiens et de Vaspourakan, les *princes des Siuniq et des Alouanq* se rassemblèrent contre l'armée des Aphkhaz » (Asołik, p. 252).

Lorsque Smbat II mourut en 989 et que lui succéda Gagik Ier, le Chahnchah (989-1020), celui-ci, paraît-il, réinstalla Gourgên, le roi des Alouanq, sur son trône. Matthéos Ourhaïetsi écrit à ce sujet, (p. 10) : « A cette époque, Abas, siégea dans Kars avec puissance royale avec l'autorisation de son chef de famille, Gagik, le roi d'Arménie et *Gourgên dans le pays des Alouanq*, parce qu'ils étaient de la famille des rois d'Arménie et étaient soumis à la maison de Chirak » (conf. Smbat, *Taregroutiun*, p. 28).

La mort de Gourgên eut lieu probablement quelques mois après celle de son frère, dans la même année (989). Ceci apparaît d'après un passage de l'histoire d'Asołik, où celui-ci après avoir fait mention de la mort de Smbat dit à la page 255 : « Aussitôt après Smbat, le jour même, régna son frère Gagik en l'année 438 (989), pendant les jours d'hiver, dans la ville d'Ani ». Aussitôt après avoir mentionné l'activité de Gagik au début de son règne, entre en scène le fils de Gourgên, David Anhołin, et c'est de cela qu'il résulte que la prise du trône par Gagik et la mort de Gourgên doivent avoir eu lieu presque à la même époque.

Le corps fut transporté dans le tombeau royal de l'église de Astouadzadzine à Sanahin. Le monument existe encore aujourd'hui. Haroutiunian en donne la description dans le *Handès Azgagrakan*, 1898, p. 294 : « Au bas du mur oriental de l'église de la Sainte-Vierge, à l'extérieur, se trouve une pierre tombale lisse, formée de pierres triangulaires, dont la beauté, la forme et les vestiges des autels sans coupoles qui étaient construits dessus laissent supposer que les cendres d'un homme célèbre y reposent. En m'approchant de cette pierre tombale et en écartant d'un côté et de l'autre l'herbe qui y avait poussé, nous lisons dans un coin de

la surface de la pierre ces lignes suivantes simples et modestes : «*Ici est le repos de Gourgên, fils d'Achot Otormadz* (le Miséricordieux)». Cf. aussi Tchalaliants, p. 10. Brosset dans son ouvrage : *Description des monastères arméniens d'Haghbat et de Sanahin*, p. 14, lit tout à fait différemment : «*Ici est le repos de Gourgên le Chahnchah Bagratouni, fils d'Achot Otormadz* (le Miséricordieux).»

D'après Asołik, p. 256, Gourgên eut deux fils, David et Smbat : «Quant à leur neveu, de Smbat et de Gagik, *David, fils de Gourgên, il tient avec son frère Smbat* les régions de Tachirq et de la plaine des Géorgiens».

Vardan (p. 91) mentionne un troisième fils encore, nommé Bagarat qui est demandé comme roi des Aphkhaz : «De celui-ci (c'est-à-dire de Vakhtang) sont issus les rois jusqu'à Thevdas, qui rendit aveugle Abas (imprimé : que Abas rendit aveugle), après lequel *régna Bagarat, fils de Gourgên*, (celui-ci) *fils d'Achot Otormadz* (le Miséricordieux) sur les Aphkhaz, ceci d'après les dires de Mkhitar Erets».

Un peu plus bas, après avoir fait le récit des querelles qui eurent lieu entre les fils du roi Gagik, Hovhannès, Abas et Achot au moment du partage du royaume de leur père, il dit (p. 92) : «A la suite de leur querelle, le roi des Aphkhaz, *Gorgi, fils de Bagarat*, (celui-ci) *fils de Gourgên*, (celui-ci) *fils d'Achot Otormadz* (le Miséricordieux) arriva, fit la paix entre eux et s'en retourna». Tchouancher[1] mentionne aussi cet événement, sans citer toutefois le nom du père de Gourgên : «David, le Kurapalate, roi de Taïq, élevait le jeune *Bagarat, le fils de Gourgên*, qui fut demandé comme roi d'Aphkhazêth».

Ces passages de Vardan et de Tchouancher font supposer que Bagarat, le fils de Gourgên, roi de Tachirq, fut le prétendant demandé pour le trône des Aphkhaz. Vardan prend à témoin de son dire Mkhitar Anétsi, mais, malheureusement, cette partie de son histoire ne nous est point parvenue; elle aurait pu jeter une lumière sur cette question. Sur ce point, Asołik s'écarte des historiens susmentionnés, lorsqu'en racontant ce même événement il écrit (p. 251) : «David le Kurapalate de Taïq et le roi d'Arménie Smbat font régner sur les Aphkhaz *Smbat, le fils de Gourgên, le petit-fils de Bagarat roi des Géorgiens.* A la mort de sa grand' mère, son grand-père Bagarat ayant pris une autre femme (imprimé :

[1] Tchouancher, *Hamarot Batmoutiun Vratz*, Venise, 1884, p. 109.

celle-ci) chassa *Gourgên, le fils de Bagarad*, hors de la patrie». Ainsi Asołik nomme le roi des Aphkhaz nouvellement élu, Smbat, qui était le fils de *Gourgên*, celui-ci fils de Bagarat roi des Géorgiens.

Pour concilier Mkhithar Anetsi avec Asołik il faut admettre que le roi des Aphkhaz, nouvellement élu, Smbat, fils de Gourgên, s'appelait également Bagarat, comme l'admet évidemment Asołik, p. 276 : «Bagarat, roi des Aphkhaz et son père Gourgên, roi des Géorgiens»; ce Smbat-Bagarat fut établi roi des Aphkhaz du vivant de son grand-père Bagarat roi des Géorgiens. Probablement cette adjonction «celui-ci fils d'Achot Ołormadz (le Miséricordieux)» est d'Asołik, elle ne paraît nullement historique, cf. Marquart, *Djiułagroutiun Haï Bagratouneats*, Vienne, 1915, p. 150.

Aristakès Lastivertatsi [1] mentionne une fille de Gourgên, sans la nommer, qui devint l'épouse d'Apousouar l'amira de Dwin.

Brosset [2] attribue une monnaie au roi Gourgên, que Lalayants [3] admet également, avec cette légende :

(1er côté) Jésus-Christ,
(2e côté) Seigneur aide Korikê Kora . . a

Langlois [4] s'oppose à Brosset, en ce sens qu'il veut attribuer cette monnaie à Kurikê IV et il lit la légende d'une manière différente. Nous reviendrons sur cette monnaie dans un chapitre à part.

2. DAVID ANHOŁIN (989-1048?) ET SMBAT (1089).

A Gourgên succèdent sur le trône David Anhołin et Smbat, comme l'écrit clairement Asołik (p. 256) : «Leur neveu, de Smbat et de Gagik, *David, fils de Gourgên avec son frère Smbat*, tient les régions de Tachirq et de la plaine des Géorgiens.»

Il faut retenir 989 comme l'année de l'avènement au trône, c'est-à-dire l'année de la mort de Gourgên. Ce que fut la participation de Smbat à la couronne ou aux entreprises royales, les

(1) Vardapet Aristakès Lastivertsi, *Histoire*, Venise, 1901, chap. x, p. 52.
(2) Brosset, *Monographie des monnaies arméniennes*, Pétersbourg, 1889, p. 23.
(3) Lalayants, *Azgagrakan Handèss*, 1901, p. 312.
(4) Langlois, *Numismatique de l'Arménie*, Paris, 1859, p. 28.

quelques mots d'Asołik ne l'expliquent point, d'où l'on pourrait comprendre que Smbat ne fut qu'un aide pour son frère dans l'administration gouvernementale, peut-être généralissime plutôt qu'associé à la couronne.

David est la figure la plus vivante de la famille des Kurikianq et le roi le plus valeureux de son siècle sur les frontières arméniennes. Asołik parle avec beaucoup d'éloges de lui (p. 256) : «Dans son jeune âge, il fut un jeune homme splendide de taille et d'élégance, sage et très intelligent, agréable à Dieu et aux hommes, courageux, d'une puissance victorieuse, ayant vaincu tous ses adversaires.»

David choisit pour sa «résidence royale» la grande ville château-fort de Chamchoïldê, dont il fait son centre d'action pour pousser des invasions dans les frontières environnantes; «il s'empare rapidement de la ville de Dmaniq, il soumet à lui l'amira de Tiflis (Տփղիս) avec sa ville» (Asołik, p. 256).

D'un autre côté il fortifie le pays par de puissantes forteresses; il construit la ville-forteresse de Lori sur la langue de terre qui s'étend dans la vallée du fleuve Débéda «et douze autres forteresses» (Vardan, p. 106).

Les préparatifs et les envahissements de David ne seront pas vus d'un œil favorable par ses voisins. Aussi l'amira de Gantsak, Phaltoun, «s'empressa de lui faire la guerre pour que devenu plus fort (David) ne le soumette point» (Asołik, p. 257). Mais David, d'un cœur vaillant, marche à la rencontre de l'ennemi et «lui livrant combat passe au fil de l'épée ses troupes et les précipite dans le fleuve». Phaltoun put à peine, par la fuite, sauver sa vie.

Ces victoires rehaussèrent le nom de David. C'est à cette époque que David s'apparenta à Kuriké III, roi de Kakhêth (1010-1029) en épousant sa fille Zorakertsel.

Cette parenté de David avec le roi de Kakhêth et ses tendances de conquête inspirèrent de la crainte au marzpan de la forteresse de Gag, sur la frontière de Lori, Démétré qui était de nationalité arménienne et «soupçonnant (David), il abandonne sa religion ancestrale arménienne, demande l'aide aux Géorgiens, se lave dans leur eau doublement mortelle et met son fils, le mamphouł[1] de Tachirq, au monastère de Huné».

[1] Ce mot mamphouł (մամփուղ) qui dans le texte de Brosset est écrit mamphal (մամփալ) [voir B. Emin, 185] serait, d'après l'avis de Brosset le

David, «le jeune enfant, beau comme une fleur et tendre roi» ne laisse point impuni cet acte de lâcheté; par «génie» ou par ruse il fait sortir Démétré de la forteresse de Gag, s'empare de toutes ses forteresses et de «toute sa patrie» et le chasse du pays (Asołik, p. 257).

Tous ces succès devaient, sans doute, griser «le glorieux jeune roi» David. Par le fait, s'appuyant sur sa force, il essaya «de s'insurger, un peu par désobéissance, contre son oncle Gagik» (Asołik, p. 279). En quoi consistait cette «désobéissance» contre la puissance d'Ani, l'historien le passe sous silence malheureusement. Cette insubordination, toutefois, excite la colère de Gagik, qui en 1001 (l'an 450 de l'ère arménienne), pendant l'hiver, met en marche son armée vers Tachirq, et durant trois mois, en faisant le tour de Chamchoïldê et «de la plaine de la Géorgie» il renversa, ruina tout, puis (au commencement du printemps) passant par la forteresse de Gag, il arriva dans la province de Ałestev. «David voulut bien une ou deux fois livrer bataille», mais n'osa point, à cause de l'infériorité de ses troupes, se heurter à la nombreuse armée de Gagik. Finalement il céda, par l'entremise du catholicos Sargis, et «rentra dans l'obéissance du roi Gagik». La rencontre eut lieu «dans le bourg de Chirak». Le catholicos rédigea lui-même les conditions de paix. David acceptait la suzeraineté de l'autorité centrale et se soumettait à elle «comme un fils à son père»; Gagik, en échange acceptait «d'aimer David avec soin paternel», c'est-à-dire de prendre sa défense le cas échéant (Asołik, p. 280). Hovhannès, le fils de Gagik, hérita de la charge acceptée par son père. A la mort de Gagik (1020) le royaume fut partagé entre les trois fils : Hovhannès en même temps que de la couronne hérite «d'Ani et de Chirak, de Saint-Grégoire avec la vallée d'Achotsq, d'Anberd et de la plaine d'Ararat, de Kaïên, de Kaïdzôn et de Tawouch, province des Sévortiqs» (Vardan, p. 92). Quant à Achot et Abas ils règnent sur le pays de Drouts (Dwin) et de Kars.

C'est à cette époque que tombe l'invasion, dans l'intérieur des frontières de David, d'Apoussouar, l'amira qui régnait sur une partie orientale du pays des Alouanq. Celui-ci ayant passé un traité secret avec Tougril, rassembla une armée de 150.000 hommes et attaqua David (1041?). David, à cause de l'infériorité de ses

diminutif du mot géorgien memphé ([illegible]), roi (voir Brosset, *Hist. de la Géorgie*, p. 148).

troupes, bat continuellement en retraite devant l'ennemi dans les lieux les plus fortifiés du territoire, aussi l'ennemi «s'empara-t-il de nombreuses provinces et des localités fortifiées au nombre de quatre cents, et après y avoir séjourné une année, soumit-il sous son obéissance la plus grande partie du pays» (Ourhaïetsi, p. 79). Lorsque Apoussouar se préparait à marcher directement contre David, celui-ci embarrassé, fut obligé d'avoir recours à Hovhannès, roi d'Ani, et lui demanda aide, par des messages menaçants; il disait : «Apoussouar s'est emparé de toutes les provinces du pays d'Arménie, et marche contre moi; si tu ne m'aides point, je rentre moi aussi sous son obéissance, je deviens son guide et je porte ombrage à ta province de Chirak.» Il envoya de pareilles menaces aux rois des Aphkhaz et de Kapan. Le roi d'Arménie s'empressa d'expédier à David 2.000 hommes, le roi des Aphkhaz 4.000 et celui de Kapan 2.000. A ces trois, David ajouta 10.000 hommes de ses sujets et il eut une armée de 18.000 hommes.

Sa force était toutefois encore faible. Mais le rusé David imagina de prêcher dans ce but une croisade, pour compléter ce qui manquait par la participation agissante et l'exaltation de la population. C'est dans ce dessein qu'il envoya un message à Hovsèp, le catholicos des Alouanq, de cette teneur : «Cette race d'impies marche contre nous à cause de notre religion chrétienne, ils veulent détruire la foi de ceux qui adorent la croix, supprimer la foi des fidèles du Christ, aussi convient-il à tous les fidèles, et c'est leur droit, de marcher contre l'épée et de mourir pour la foi chrétienne. Convoque donc tous les évêques de ton pays d'Arménie qui se trouvent en Alouanq et arrive ici au camp, pour mourir avec nous.» De pareils ordres furent expédiés également aux monastères.

Le catholicos Hovsèp à la tête de 200 évêques arrive au camp; y arrivent également des groupes de prêtres, de diacres. Il (David) engage également la population à la guerre : «il fit prêcher dans tous les districts et dire : que les hommes et les femmes qui aspirent à la mort du martyre, vu ce qui nous arrive en cette année et à quoi nous avons besoin du Christ, qu'ils s'empressent de nous rejoindre.» La population accourt en foule au camp, «et la plaine fut bientôt remplie d'une multitude sans nombre comme des troupeaux de brebis accompagnées d'agneaux.» Apoussouar, bien qu'au courant de cette exaltation du camp arménien, la méprisa pourtant.

Pour exciter davantage l'exaltation de la foule, Anhołin ordonne au corps ecclésiastique de se munir de la Croix et de l'Évangile au lieu d'armes.

L'armée arménienne se met en mouvement; arrivé près de l'ennemi, David l'attaque avec 20.000 hommes de troupe fortement exaltés. Pendant que le corps ecclésiastique criait : «Lève-toi, Seigneur, aide-nous», Anhołin se jeta avec les siens sur le front ennemi, y pénétra, abattit et brisa les forces centrales; le restant s'empressa de fuir au delà de la frontière. L'armée arménienne pendant cinq jours refoula l'ennemi en fuite «et pourchassa l'armée des infidèles en lui faisant subir des pertes terribles», la rejetant hors du territoire arménien. «En trois jours David reprit toutes les provinces que les infidèles lui avaient enlevées.» Les troupes des alliés et le corps ecclésiastique furent largement gratifiés du butin et licenciés. Ainsi le rapporte Ourhaïétsi, p. 79-82 (cf. Smbat, p. 54).

En 1039 mourut le roi d'Arménie, Hovhannès, ainsi que son frère Achot, et le pays resta deux années sans roi. David Anhołin grisé par ses premières victoires, osa se déclarer roi de toute l'Arménie et chercha à s'en emparer contre Gagik. Il pénétra par deux fois dans Chirak, passa au fil de l'épée les adversaires, mais par deux fois les forces réunies des satrapes l'obligèrent à regagner son royaume, les Tachirq. Voici à ce sujet les termes de Ourhaïetsi : «En cette année (1042) il y eut beaucoup d'événements dans la maison d'Arménie causés par David Anhołin, le chef de la famille de Hovhannès, roi d'Arménie. Celui-ci attaqua le royaume d'Arménie et livra à l'épée et à la captivité de nombreuses provinces, puis envahit le pays d'Arménie à la tête de nombreuses troupes; quittant le pays des Alouanq, il marcha sur le pays d'Arménie, ses troupes causèrent beaucoup de souffrances et des incendies innombrables, et il s'en retourna chez lui, dans son pays d'Alouanq». (Ourhaïétsi, p. 84.)

Cependant lorsque Gagik II fut invité, par traîtrise, à se rendre à Constantinople, et qu'il lui fut proposé, selon le testament du roi Hovhannès, de remettre Ani aux mains des Grecs, les satrapes arméniens se divisèrent en deux partis, dont l'un souhaitait que la capitale d'Arménie fût donnée aux Grecs et l'autre souhaitait que David Anhołin fût invité à s'emparer du pays. Lastivertatsi écrit (p. 52) : «Les notables des citoyens habitant Ani, lorsqu'ils virent que Gagik était détenu chez les Grecs, songèrent tantôt à remettre la ville à David de Dwin, car sa

femme était la sœur de David, tantôt (à la remettre) à Bagarat, le roi des Aphkhaz». Nous connaissons par l'histoire que le premier parti en sortit victorieux. Pourtant David cherchait par tous les moyens à s'attirer le pays. Ourhaïétsi écrit amèrement : «Alors par la traîtrise et l'hypocrisie des faux chrétiens de David Anhołin, dont nous avons dû changer le nom et l'appeler Daviht (da-viht, cet abîme-là), car il a conduit notre peuple chrétien à l'abîme des misères, mais il (David) fut livré à l'abîme de la perdition et des tortures éternelles» (Ourhaïétsi, p. 88).

En 1048, approximativement, mourut David Anhołin et il fut enterré dans le monastère de Sanahin (Vardan, p. 106). «Près du tombeau royal de Gourgên se trouvait également le tombeau de son fils David Anhołin, roi des Alouanq, mais actuellement il n'existe point de dalle tombale, il paraît qu'elle a été transportée et employée à quelque autre chose... Sur les monuments funéraires de ces deux rois il y aurait eu des autels couverts par des arcades, mais, malheureusement, en 1836, l'évêque Hovhannès Ter-Barsełian fit démolir ce monument séculaire et employer les pierres à la réparation des parties en ruine de l'église... Ces monuments, ainsi privés des arcades qui les abritaient, se nivelèrent avec le sol; il y manque même, complètement, les vestiges de l'un d'eux; quant à l'autre, il est couvert d'herbes et d'orties de la hauteur d'une aune, qui, dirait-on, sont là pour percer les mains et le corps de ceux qui s'en approchent pour insulter à l'indifférence et à la négligence de la génération actuelle et pour protester de la part des cendres sacrées de nos ancêtres» (*Azgagrakan Handess*, 1898, p. 294, Harouthiunian).

David Anhołin nous représente un conquérant, guerrier vaillant, qui a passé toute sa vie en combats, en guerres, en même temps qu'extrêmement ambitieux, par quoi il a été cause de la misère de la nation et de beaucoup de sang répandu, d'où les termes susmentionnés d'Ourhaïétsi remplis de haine. Étant de sa nature courageux et belliqueux, (David) voulut d'abord fortifier ses frontières, c'est pourquoi il fit construire 12 forteresses, parmi lesquelles on mentionne spécialement le célèbre château-fort imprenable de Loṙi, dont les ruines sont encore debout.

David Anhołin est mentionné dans les inscriptions suivantes :

445 (996). Aux jours du roi autocrate David Anhołin, fils du roi Gourgên Bagratouni, moi, Tithvasan, fils du roi Smbat et mon épouse Rousoudan... (Kostaneants, *Vimakan Tarégir*, p. 11.)

454 (1005). Sous le prieuré de Siméon, moi, Athanaginé et Philaxon nous avons élevé cette sainte croix pour le salut de notre âme et pour celle de tous ses adorateurs et pour le soutien de notre roi David. (*Ibid.*, p. 12.)

455 (1006). Sous le règne de David, l'autocrate et le prieuré de Hovsèp, moi Mesrop, j'ai élevé cette sainte croix (նշանս) dans le monastère de Halpat. (*Ibid.*, p. 12.)

Nous avons fait mention, plus haut, du frère de David Anhołin, Smbat, qui régnait avec lui dans Lori. Les sources historiques gardent ensuite le silence sur sa vie et son activité. Son nom n'est mentionné que deux fois seulement dans les inscriptions de 1063 et de 1083 avec celui de Kurikê I^er^, que nous verrons plus loin. Son effigie est également sculptée, sur la façade orientale de l'église de Sanahin, avec l'inscription suivante : «Kurikê roi et *Smbat roi*», comme nous l'avons vu plus haut.

Des fils de David Anhołin il est fait mention de Kurikê I^er^ et de Gagik et d'une fille du nom de Hranouche qui s'intitule reine dans l'inscription suivante :

En 612 (1063), sous le patriarcat de Ter Deoscoros, sous le règne de Kurikê et de Smbat, moi Hranouche, reine, fille du roi David, j'ai construit cette sacristie et cette église et j'ai donné Norachenq à Sanahin... (Kostaneants, p. 24.).

Brosset (*Histoire de la Géorgie*, addition IX, p. 161) sur la liste généalogique des Bagratounis en énumérant les fils de David Anhołin, dit : «Kurikê II et Smbat étaient frères, l'un à l'autre; ils avaient un autre frère aussi, de nom Adarnasê [1], qui vivait encore en 1064.» Nous ignorons la source de Brosset par rapport à Adarnasê; quant à Smbat qu'il considère comme frère de Kurikê, nous croyons à une erreur, car Asołik l'appelle clairement frère de David Anhołin (Asołik, p. 256).

3. KURIKÊ I^er^ (1048-1089?) ET GAGIK (1039-1058).

A David Anhołin succèdent ses fils Kurikê I^er^ et Gagik. Le premier régnait déjà à Lori du vivant de son père (voir Tcham-

[1] Les historiens arméniens, autant que nous le sachions, ne connaissent point un fils de David, du nom d'Adarnasê; le P. Tchamtchian et le P. Alishan n'en font aucune mention.

tchian II, 913) et après la mort de David il transféra la capitale des Kurikian, de Chamchoïldê à sa ville préférée de Loṛi.

Kurikè I^er^ montait sur le trône au moment où disparaissait le royaume d'Ani des Bagratounis. «Pourtant notre sceptre royal disparut qui était comme celui de Kurikê dans la ville de Loré et ses environs, car ce dernier aussi était de la race des Bagratounis» (Kirakos, p. 53). Samuel Anétsi (p. 109) répète la même chose : «Bien qu'il y eût quelqu'un qui eut le sceptre de royaume, comme Kurikê ou ailleurs.» A l'époque de ce roi, l'amira des Persans, Phaltoun, grandissait progressivement en puissance et dominait les pays environnants, c'est ainsi qu'il assujettit *Khatchên*, *Gorołin*, les *Sévordiqs* et finalement «menaça Gagik, le roi de Tsoroget et Kurikê, le roi des Alouanq... et il les gênait. Il s'empara également de Dwin et mit un impôt de trois cent mille pièces de monnaie sur les Arméniens» (Vardan, p. 100).

A Phaltoun succéda Alphaslan, qui, en 1064, levant des troupes de toutes les races asiatiques réunies marcha sur l'Arménie avec une armée de 100.000 hommes pour tirer vengeance des défaites de Phaltoun. Il prit Nor-Kałak «que les Géorgiens appellent Akhal-Kałak», s'empara de la ville fortifiée de Chamchoïldê (Vardan, p. 101) et commit d'innombrables méfaits dans le pays des Alouanq; «il les livra à l'épée et à la captivité et commit d'incalculables et d'innombrables méfaits contre les chrétiens» (Ourhaïétsi, p. 145). «Après tant de colère, écrit Ourhaïétsi, le sultan envoya à Kurikê, roi des Alouanq, lui demander sa fille en mariage, qui lui fut donnée par crainte; le sultan fit alors l'union et la paix éternelle avec lui et renvoya le roi des Alouanq, Kurikê, le fils de David Anhołin, avec de grands honneurs, à sa ville de Loré après l'avoir comblé de nombreux présents» (Ourhaïétsi, *ibid.*).

Tchouancher raconte tout différemment cette alliance de la famille des Kurikian avec Alphaslan; et Samuel Anétsi, ainsi que Vardan semblent en avoir été influencés. Tchouancher écrit (p. 113) : «Arphaslan ... arrivait, il s'emparait de toute la maison de Khartal, massacrait et emmeṇait des captifs, il marchait contre Ani, la capitale de l'Arménie, la prenait, et la remplissait de ruines et de gens massacrés. Il menaçait, de plus, le pays des Géorgiens, si Bagarat ne lui donnait pas en mariage la fille de sa sœur, qui elle, était la fille du frère de Kurikê, le roi de

l'Arménie. Bagarat la lui demanda en suppliant, mais Kurikê refusa, jusqu'à ce que les chefs d'armées des Géorgiens, Varasbakour et Gamrikel lui ayant tendu un piège et s'étant emparé de sa personne dans la forêt de Khouïche, en avertirent Bagarat. Celui-ci se rendit auprès de lui, lui prit sa fille et la ville de Chamchoïldê, puis le remit en liberté». De même, Samuel Anétsi (p. 112) : «(Alphaslan) prit Akhalkałak et dans la même année (514 = 1065) Bagarat saisit Kurikê et lui prit Chamchoïldê». Quant à Vardan, il écrit d'une façon plus claire (p. 101) : «Il prit Nor-Kałak, que les Géorgiens appellent Akhal Kałak et Chamchoïldê et épousa la fille du roi Kurikê et fille de la sœur du roi Bagarat, roi de Géorgie».

Pour mettre d'accord ces quatre historiens il faut supposer que la femme de Kurikê était la sœur de Bagarat, roi de Géorgie, et qu'il est question ici de la fille de Kurikê et de la fille de la sœur du roi de Géorgie. C'est dans ce sens que Brosset a compris le passage de Tchouancher «qui elle était la fille *du frère* de Kurikê, roi d'Arménie», lorsqu'il traduit cette ligne simplement par «fille du roi d'Arménie, Kurikê».

Le pays retrouva ainsi la paix pour quelque temps, et Kurikê chercha à se consacrer à son organisation intérieure. Par la disparition du royaume d'Ani il devenait le seul représentant indépendant politique et il lui incombait de mettre de l'ordre dans les affaires nationales.

C'est aux environs de 1082 que Grigoris Vahram, le catholicos, erra longtemps à Constantinople, en Égypte, etc., et le siège était resté inoccupé. Bien qu'il eût désigné comme son vicaire Kéork de Loṛi, mais celui-ci en gouvernant le siège arbitrairement, contrairement aux ordres précis de Grigoris, avait fait bien des mécontents. Les Arméniens du Nord, à la tête desquels se trouvait l'évêque d'Ani, Barseł, songèrent à faire sacrer, pour eux, un nouveau catholicos. Cette proposition fut présentée à la cour royale de Kurikê à Loṛi, par Barseł.

Kurikê ordonna de convoquer une réunion. Le lieu de convocation fut choisi au monastère de Hałbat. De nombreux congressistes s'y rassemblèrent, au nombre desquels se trouvait le catholicos d'Alouanq, Stéphannos. Le prétendant au catholicat était l'évêque Barseł; il fut aussitôt sacré par Stéphannos le catholicos d'Alouanq «au siège de saint Grégoire sur tout le pays d'Arménie, par ordre du roi Kurikê et de Ter Stéphannos». Nous avons reproduit cet événement conformément aux renseignements don-

nés par Ourhaïetsi[1]. Mkhithar Aïrivanetsi et avec lui Kirakos lient aussi à cet événement l'élection de l'archevêque de Hałbat, Sargis, qui était auparavant l'aumônier du palais de Kurikê. M. Aïrivanetsi écrit (p. 60) «Mais Kurikê, fils de David, fit sacrer Ter Barseł par Hovsèp, le catholicos d'Ałouanq, il fit sacrer aussi l'aumônier de son palais, Sargis, évèque de Hałbat, qui depuis fut érigé en siège». De même l'année 1076 «et Ter Barseł de l'Orient, que sacrèrent dans Hałbat, Ter Stéphannos le catholicos des Ałouanq et le roi Kurikê. En ces jours-là, Sargis l'aumônier du palais royal fut sacré, par les deux catholicos, archevêque du saint monastère de Hałpat, et qui attribuèrent des diocèses des deux côtés». Mais Kirakos (p. 56) écrit : «Lorsque le roi Kurikê de la famille des Bagratounis, fils de David... vit que Ter Grigoris avait abandonné son siège et était allé à Rome, appela à lui Ter Hovsèp, le catholicos des Ałouanq et lui fit sacrer Ter Barseł catholicos d'Arménie, ils sacrèrent aussi un certain Sargis, aumônier de Kurikê, évêque de Hałbat, qui depuis devint siège d'évêque».

Il est évident que celui qui sacra Barseł ne pouvait être que Stéphannos et non point Hovsèp (voir *Haïapatoum*, II, 341, et Tchamtchian, II, 813, et III, 7, 13, 25). Il paraît que la raison qui fit confondre ces deux catholicos à Aïrivanetsi et à Kirakos ce fut la renommée mondiale du nom du catholicos des Ałouanq, Hovsèp, et le court intermède à sa succession.

Samuel Anétsi (p. 118) et Vardan (p. 106) ainsi que Mkhitar Aïrivanetsi (p. 60) rappellent unanimement qu'après l'élection de Barseł, Kurikê et Demetr (Gorgi d'après Vardan) avec le roi de la Géorgie et le catholicos, nouvellement élu, rendirent ensemble, l'an 1089, visite à Mélik Chah le sultan de Khorassan et revinrent avec de grands honneurs. On ignore quel fut le but politique de ce voyage. Ce fut peut-être à l'occasion de l'avènement au trône de Mélik Chah.

[1] Ourhaïetsi, p. 220 : «De même l'an 530 de l'ère arménienne (1081) l'archevêque de Chirac, qui résidait dans la ville d'Ani, à qui on donnait le nom Ter Parseł, partit pour se rendre au pays d'Arménie, dans la province d'Ałouan, à la ville de Loré, auprès du roi d'Arménie Kurikê, fils de David Anhołin, celui-ci fils de Gagik (?). Parseł réclamait qu'on fît le sacre du catholicos d'Arménie. Le roi Kurikê convoqua les évêques du pays des Ałouanq... à Halbat, et on y sacra Ter Barseł catholicos au siège de saint Grégoire, sur tout le pays d'Arménie par ordre du roi Kurikê et de Ter Stéphannos qui occupait le siège du saint apôtre Thaddée.»

Kurikê fortifié dans Lori, bien qu'il eût, pour quelque temps, la paix du côté des Persans, vécut toutefois dans de continuelles luttes avec les Géorgiens. Kirakos écrit (p. 72) : «Mais Kurikê le Bagratouni, de la ville de Loré, bien que passant tout son temps en lutte contre les Géorgiens, conservait stable sa patrie.»

La date de la mort de ce roi n'est pas certaine. Il est mentionné pour la dernière fois en 1089, et c'est probablement entre 1089 et 1100 qu'elle doit être survenue, du moment que son successeur est mentionné en 1105. Il fut enterré dans le tombeau royal de Hałbat. Dans les inscriptions suivantes le nom de Kurikê I^er^ se trouve mentionné :

L'an 499 de l'ère arménienne, moi, roi Kurikê, j'ai assigné les revenus de ce monastère pour la rémission de mes péchés et pour ma longévité, par l'entremise du marzpan Achot[1] (Kostaneants, *Vimakan Taregir*, p. 23).

L'an 510 de l'ère arménienne, sous le règne de Kurikê, fils du roi David . . . (*ibid.*, p. 24).

L'an 512, sous le patriarcat de Ter Deoscoros, sous le règne du roi Kurikê et Smbat, moi Hranouche, reine, fille du roi David, j'ai construit cette sacristie et cette église et j'ai donné le bâtiment à Sanahin (*ibid.*, p. 24).

Sous le règne de Kurikê . . . moi, Têr Sargis, prieur de Hałbat, ai dressé cette croix du Seigneur, arme des fidèles et aide de nos rois Kurikê, Smbat et David et de leur famille (*ibid.*, p. 25).

Kurikê I^er^ a laissé trois fils : David II, Abas I^er^ et l'évêque Stéphannos, et une fille qu'Arphaslan a épousée de force.

David et Abas succédèrent à Kurikê sur le trône royal; quant à Stephannos, il embrassa la carrière ecclésiastique, devint évêque et fut présent, comme tel, à la réunion de Tavouche en 1139, dans lequel Grigoris fut sacré catholicos des Ałouanq. Au nombre des évêques présents dans cette réunion, il est fait mention de «Ter Stéphannos, fils de Kurikê, frère de David et d'Abas» (*Haïapatoum*, p. 342). Il mourut en 1142. «Dans la même année (592) est mort Ter Stéphannos, évêque, fils du roi

[1] D'autres lisent différemment cette inscription, ainsi Louma, 1897, p. 239 : «L'an 530 de l'ère arménienne (1081), moi, Kurikê, ai construit pour la rémission de mes péchés et pour ma longévité par l'entremise du mardspan Achot convenablement.»

Kurikê, dans la forteresse appelée Khalandjakhar» (*Haïapatoum*, p. 344).

Comme David Anhołin avait régné de concert avec son frère Smbat, de même Kurikê Ier avait pris pour associé à son trône son frère Gagik. Vardan écrit (p. 100) : «(l'amira Phatloun) menace Gagik, roi de Tsoroget, et Kurikê, roi des Ałouanq». Nous avons dit plus haut que David Anhołin s'était apparenté à Kuriké III de Kakhêth en épousant sa fille Zorakrtsel. Ce même roi de Kakhêth n'ayant point d'autre enfant avait, de son vivant, adopté le fils de sa fille et de David Anhołin, Gagik, qui succéda à son grand-père, à la mort de celui-ci. Avec Gagik, la famille des Kurikian des Bagratounis prend une nouvelle branche, hérite d'une autorité royale indépendante et règne sur Kakhêth durant quelques générations successivement.

Pour ne point interrompre le cours de notre histoire nous ferons figurer, plus loin, cette nouvelle branche, sur le tableau généalogique de la famille des Kurikianq.

4. DAVID, ROI DE MADSNABERD (1089-1145); ABAS, ROI DE TAWOUCH (1089-1145).

Les fils de Kurikê, David II et Abas Ier, héritèrent de l'autorité paternelle. Ils ne purent, cependant, jouir longtemps de cet héritage : «Après la mort (de Kurikê), écrit Kirakos, p. 72, trahis par les Géorgiens, ses fils, David et Abas, abandonnent leur maison paternelle, se rendent chez les Persans, et obtiennent d'eux, en héritage, Tavouche, Madsnaberd et d'autres localités.» Vardan, p. 106, écrit de même «dont (c'est-à-dire de Gourgên et de David Anhołin) les neveux, Abas et David, gênés par les Géorgiens, se rendirent auprès des seigneurs de Ran et obtinrent, chacun, des forteresses et y vécurent malheureusement».

Ce que ces historiens entendent par les termes «trahis» ou «gênés par les Géorgiens» demeure inexplicable. Il paraîtrait que les Géorgiens, contre lesquels Kurikê Ier avait lutté «toute sa vie» (Kirakos, p. 72) pour conserver son pays contre les empiétements des étrangers, auraient pénétré de force, après la mort du belliqueux et vaillant roi, dans Loṛi, et auraient chassé les lionceaux Kurikians de leur héritage paternel, lesquels auraient cherché refuge «chez les Persans», c'est-à-dire chez le seigneur de Ran

ou Aran, dans la province d'Outi, dans l'Ałouanq arménienne. Il nous reste encore à rechercher dans quelles conditions le seigneur d'Aran les a accueillis et leur a donné «en héritage Tawouch, Madsnaberd et d'autres localités».

Les paroles de Vardan disant qu'ils obtinrent chacun des forteresses et y vivaient malheureusement, indiquent que les deux frères régnaient indépendamment l'un de l'autre sur leurs forteresses, Abas résidant dans la forteresse de Tawouch et Abas dans celle de Madsnaberd, mais, même dans ces lieux fortifiés, «ils vivaient malheureusement», parce que «quelques jours après[1], les Persans leur reprirent Tawouch, et ils vécurent dans Madsnaberd» (Kirakos, 72) dans un milieu plus restreint encore.

Leur situation ne s'améliora point par les changements politiques qui suivirent. En 1105, l'amira Łzil envahit les Gougarq, s'empara de Lori, de Hałbat et de Sanahin et s'avança jusqu'à Dwin, où il tua le frère de Manoutchê, Abounasr. Bien que le seigneur d'Ani, Manoutchê, tirât vengeance du sang de son frère, en tuant l'amira Łzil «sur la tombe de son frère» (Vardan, p. 113; Kirakos, p. 60; Mkhitar Aïrivanetsi, p. 61), puis reprit Dwin, toutefois ces victoires ne sauvèrent point le royaume des Kurikian.

Peu après, David, roi de Géorgie, devenant plus fort, arracha Tiflis (Տփղիս) des mains des Persans, et, par la bravoure des grands spassalars Orbelian, Ivané et Zaqaré, s'empara d'Ani et élargit de la sorte ses frontières, dans le cours des années 1118-1123 en s'emparant de tous les territoires du royaume des Kurikian, ou, comme écrit Vardan : «il s'empara de Oukhtis (Olthi) et de ses environs, de Gag, de Térounakan, de Tawouch, de Kaïên, de Kaïdzôn, de Loré, de Tachir, de Mahkanaberd et de toute la principauté des Arméniens Kurikê et Abas (Vardan, p. 119), dont il confia le gouvernement à David Ivané, «il lui (à Ivané) fut donné par le roi, sur le territoire de leur patrie, Loré avec sa province, Agarak lieu de tarbas et Chamchoildê, qui était leur[2] patrie, il la leur rendit avec sa province» (Orbélian, p. 277).

(1) Il est, sans doute, fait allusion aux événements de 1145.

(2) Orbélian, p. 278, en parlant de la parenté des Zacharianq, fait remarquer que ceux-ci «étaient mêlés, par parenté, avec le roi de Géorgie et avec le roi d'Arménie, des Kurikianq, qui étaient des Bagratounis»; par le fait, Ivané Orbélian avait épousé Rouzougan, la fille de Kurikê II.

C'est ainsi «que Loṙi avec sa province» devint la propriété de la maison Orbelian.

David et Abas restèrent dans leurs forteresses à Tawouch et à Madsnaberd. La date de 1140 leur procura une journée de joie, lorsque Grigoris fut sacré catholicos des Ałouanq dans les limites de leur principauté. A ce sujet, Mkhitar Gosh communique les détails suivants : «Lorsque Ter Sahak fut arrivé au pays des Ałouanq, il convoqua tout le monde dans la maison d'Abas le Bagratouni, fils du roi Kurikê; tous se réunirent auprès de lui dans la forteresse appelée Tawouch; s'y trouvèrent réunis également les saints pères, les évêques, le roi David, frère du roi Abas, Ter Stéphannos, fils de Kurikê leur frère, etc. C'est avec une telle grande cérémonie et haute réputation qu'on sacra catholicos d'Ałouanq Grigoris, le neveu (fils de l'oncle) de Ter Stéphannos le catholicos des Ałouanq.» (*Haiapatoum*, p. 342, cf. aussi Barkhoudarian, *Histoire d'Ałouanq*, p. 185.)

Abas, qui avait sa résidence dans la forteresse de Tawouch, fut en butte aux attaques de l'amira Tchol en 1145. En cette année l'amira Tchol envahit Aran «et s'empressa de marcher contre la forteresse de Tawouch où se tenait fortifié le roi Abas; mais il ne put s'emparer de la forteresse qu'après beaucoup de tentatives et un long siège» (*Haïapatoum*, p. 344). Abas avait résisté quarante jours au siège (Samuel Anétsi, p. 133) mais finalement il fut obligé de se rendre sous condition de sa sécurité personnelle, comme l'écrit Samuel Anétsi, p. 133; «il s'en empara (de Tawouch) en en faisant sortir le roi Abas et sans causer de dégâts». Abas «se rendit ensuite auprès du roi de Géorgie l'an 594 de l'ère arménienne» (1145). (*Haïapatoum*, p. 344.)

Abas, ainsi frustré de son deuxième héritage et chassé, fut obligé de s'adresser à l'ennemi juré de sa famille, à Démétré, roi de Géorgie (1125-1154) lequel, paraît-il, délivré, par l'affaiblissement des Kurikianq, de la crainte que ceux-ci pouvaient lui être dangereux, tendit une main de réconciliation au persécuté Abas et lui offrit domicile dans son pays.

Mais les jours d'Abas étaient comptés déjà. Il mourut probablement peu après, et son corps fut déposé dans le tombeau de ses ancêtres à Halbat.

Dans la même année 594 (1145) mourut également le roi David «dans la forteresse appelée Madsnaberd» (*Haïapatoum*, p. 344). On cite un fils de David, *Kurikê II* (*ibid.* et Kirakos,

p. 72) et une fille *Rouzoukhan*, (voir plus loin dans les inscriptions).

5. KURIKÊ II (1145-1185).

A David, roi de Madsnaberd, succéda son fils Kurikê II, «homme d'un bon naturel et parfait en actions de vertu bien plus que ses ancêtres» (Kirakos, p. 72). Comme Abas Ier était mort sans laisser d'héritier, Kurikê hérita, sans doute, également de sa principauté qui n'était plus qu'une ombre.

Il est dit dans *Haïapatoum*, p. 350, que David roi de Géorgie, fils de Démétré, à peine monté sur le trône royal (1154), montra à l'égard de la nation arménienne «tant de bienveillance, qu'il *envoyait même et appelait le roi Kurikê (II), fils de David*[1] *roi Bagratouni et lui promettait de lui rendre* son héritage que ses ancêtres lui avaient pris, et ainsi il le renvoyait avec des présents, lui donnant rendez-vous... mais que les princes des Géorgiens lorsqu'ils eurent appris telle intention (du roi) en furent très jaloux, en particulier la famille dite des Orbélianq, et qu'ils tuèrent le roi David en lui présentant une boisson empoisonnée» dans la même année 1154.

L'opposition des Orbélianq à la maison des Kurikianq est compréhensible du moment qu'ils étaient devenus les seigneurs des terres royales des Kurikianq, bien que plus tard ils se mêlèrent, par parenté, au sang des Kurikianq. Ainsi s'évanouirent toutes les espérances qui s'étaient fait jour, sans doute, chez le seigneur de Madsnaberd par la promesse du roi de Géorgie. Sur les actes de Kurikê II il ne nous est parvenu d'autres renseignements que «trépassant en bien[2] de cette terre (1185) il laissa comme héritier son fils, le jeune Abas» (Kirakos, p. 72).

On mentionne *Thamar* la femme de Kurikê, dont il avait eu cinq filles et un fils. Les filles sont : Mariam, Mamkhan, Rousougan, Vanê et Bavrina, dont les noms s'immortalisèrent dans l'histoire par leurs œuvres d'édilité. Ces nobles survivants de la maison des Kurikianq vénérèrent les souvenirs de leurs ancêtres en devenant des amies de l'église et des édiles. On lit encore aujourd'hui leurs inscriptions sur les monuments antiques du

[1] C'est par erreur que dans notre coup d'œil général nous avons ajouté entre parenthèses *Anhołin* au nom de ce roi, qui devrait être *David II*.
[2] C'est-à-dire après une bonne vie, ou «d'une bonne mort».

pays des Kurikianq. Je juge nécessaire de condenser ici toutes ces inscriptions en témoignage de leur activité édilitaire et de leur piété qui fait, sans doute, honneur à la maison des Kurikianq.

1. *Mariam*, qui, paraît-il, passa sa vie dans la virginité (puisque dans les inscriptions il n'est point fait mention de son époux), a fait exécuter, avec ses sœurs, diverses constructions dans les monastères de Khobaïr, Hałbat et Sanahin. Probablement c'est cette Mariam que Vardan mentionne : «il y avait aussi des femmes de la famille royale Khorassou[1] et *Mariam* qui menaient une vie religieuse avec virginité dans Khobaïr», et auxquelles le vardapet Hovhannès Sarkavag écrivait «des conseils de prudence» (Vardan, p. 122).

Nous lisons sur une chapelle attenante à l'église de Khobaïr ce qui suit :

Christ Dieu souviens-toi de Mariam et de Rousougan à ton avènement.

602 (1153)[2], Moi, Mariam, fille du roi Kurikê de la famille des Bagratounis, j'ai fait construire cette sainte catholikê avec l'aide de ma sœur Rousougan en notre souvenir et en celui de nos parents, de notre tante Rousougan[3] et de notre frère Abas. Vous qui vous prosternez devant le Christ dans ce saint purgatoire, souvenez-vous dans le Christ que nous avons eu beaucoup de mal à cause de l'exiguïté de cette place» (Loumah, 1900, II, p. 326, *Azgagrakan Hantès*, VIII, p. 420, Kostaneantz, p. 30).

L'an 634 de l'ère arménienne (1185), moi, Mariam, fille du roi Kurikê, j'ai fait construire, avec grande espérance, cette maison de prières sur ces lieux de repos à nous, à ma tante Rousougan[3], à ma mère Thamar et à moi Mariam, sous l'épiscopat de Ter Barseł, notre chef, et elle fut achevée par lui. Or, vous qui pénétrez par ses portes et vous prosternez devant la sainte croix, souvenez-vous dans vos prières de nous et des membres de notre famille royale, nos ancêtres qui, à la porte de cette sainte catholikê, reposent dans Jésus-Christ» (Brosset, *Description*, p. 8; Kostaneants, *Vimakan Taregir*, p. 36).

[1] Nous ignorons l'origine de Khorassou; elle mourut à Sanahin et y fut enterrée en 1101 (550, imprimé 750). Brosset, *Description*, p. 65.

[2] C'est ainsi que lisent Tchalaliants, Alanian et Lalayants; moi je propose de lire la date 620 (1171) ou 640 (1191), du moment que dans l'inscription il est fait mention de Abas (né aux environs de 1170).

[3] Donc Rousougan devient la fille de David, la sœur de Kurikê. Ailleurs elle est mentionnée ainsi : «Moi, Ourougana (d'après une autre lecture Rousougan) tante, Thamar mère des Reines (c'est-à-dire de Mariam et de Rousougan) nous avons dressé cette colonne; souvenez-vous de nous dans le Christ». (Brosset, *Description*, p. 52.)

Sanahin : *Moi, Mariam, Bagratouni, fille du roi Kiraké, j'ai élevé cette colonne et j'ai donné ma sainte croix paternelle dans un riche écrin à cette église de la Vierge, un calice en argent et un tonatzouitz.*

Moi, Bavrinay, fille du même roi, sœur de Mariam, j'ai élevé cette colonne...

Moi, Rousougna, fille du même roi, sœur de Mariam, j'ai érigé cette colonne... (Kostaneants, p. 40).

Hałbat : *Moi, Mariam, fille du roi Kuriké avec Rousougna j'ai construit ce portique et l'ai couvert de mes deniers; j'ai donné le droit de djord*[1] *pour la récolte de la vigne... une messe est dite pour nous le jour des Rameaux.* (*Ibid.*)

2. *Rousougan* qui s'était mariée avec Ivanê Orbélean, provoqua, à l'égal de sa sœur Mariam, la construction et la réparation de nombreuses églises, comme en témoignent nombre d'inscriptions et un mémorial en date de 1172-1173 dont je crois utile de reproduire ici les termes. Ce mémorial (à la fin des homélies de Basile) parlant de la dignité de Barseł, archevêque de Hałbat, ajoute :

Il fut estimé, à sa propre valeur, de tous et particulièrement du grand amir-sbassalar Ivané et de son *épouse l'amie du bien la reine Rousougan,* qui était de la famille de nos Bagratounis, les rois perdus de notre nation, laquelle personnifia l'amour de ses ancêtres et renouvela l'affection de ses ancêtres, à l'égard de tous, aux saints monastères proches ou lointains; car, partout où il y avait eu des constructions faites par ses ancêtres, puis détériorées, elles reprirent leurs splendeurs et furent réparées de son temps; soit dans notre province (c'est-à-dire Tsoroget), soit dans la province de leur propre ville Ani, et dans la ville d'Ani même, soit dans la province de Dwin, car l'autorité et la crainte *de son mari Ivané,* le grand sbassalar, se répandit partout, et celui-ci s'efforça de rendre la splendeur aux églises construites par ses ancêtres; c'est ainsi que voulant honorer particulièrement les tombes des rois précédents qui se trouvent dans ce saint monastère, et les rendre à leur splendeur, c'est pourquoi il remit ce saint monastère entre les mains de Ter Barseł»... (voir *Matenadaran,* p. 339-341; cf. aussi *Chirak,* p. 100).

Les inscriptions susmentionnées (de Kobaïr, Sanahin, Hałbat) justifient ces éloges. En plus des constructions qu'elle fit exécuter en Arménie, Rousougan, fit bâtir également un monastère dans

[1] Fief, usufruit.

la vallée du fleuve Al, appelé actuellement *Kanantch Vank* (le monastère vert). Au-dessus de l'entrée de l'église de ce monastère, Bartolomé a lu les lignes défectueuses suivantes en langue géorgienne (*Mélanges asiatiques*, II, p. 106-112) :

Au nom de Dieu par l'intercession de Martiros. . .
. . . du pécheur
. . . pour prier et pour glorifier
. . . la Reine Rousoudan
. . . pour l'âme. . . .

Aux environs de Chamchoïldê également, dans le village de Bethania, elle fit construire une église, sur laquelle se trouvent des inscriptions en géorgien que Brosset traduit de cette façon (*Mélanges asiatiques*, II, p. 296-300; cf. *ibid.*, p. 339) :

O Jésus-Christ, qui as été crucifié pour nous sur la croix, sois le protecteur de la reine Rousoudan, ici-bas et dans la vie future, dans ton royaume céleste; l'an 716 (= 1196).

Glorieux Seigneur. . . l'âme du grand Saba *Mamasaklis*, sous la principauté. . . furent déposés les os. . . son smilbar et ami-sbasalar. . . qui avait épousé Rousoudan, la fille du roi d'Arménie, Kurikê. Mère de Dieu. . . tu es maintenant intercesseur. . . sois l'intercesseur pour moi aussi. . . mon âme. L'entrée, ces colonnes. . . vous prêtres qui exécutez les demandes (prières). . . saints frères et vous tous. . . qui trépassez. . . sœurs. . .

Seigneur, comme la reine Rousoudan m'a beaucoup honoré, moi, Tsourélas-zé, son chambellan qui fut nourri par elle, . . . fais-moi aussi régner dans les chœurs supérieurs en ta présence. Je t'adjure par son intercession, moi, dont l'âme est une grande pécheresse.

Bien que les termes obscurs de cette inscription n'aient pas été déchiffrés par Brosset, il devient clair, maintenant, par le long mémorial susmentionné, que l'*Amir sbasalar* est Ivané Orbélean, l'époux de Rousougan [1].

3. *Mamkhan*, qui épousa Hassan le seigneur de Khatchên et eut de lui un fils nommé Vasak connu dans les inscriptions sous l'appellation de *Patronik*. Mamkhan (qui prend aussi la forme de

[1] Rouzougan ou Rouzoukhan, que Kostaneants lit toujours Rousoudan, bien qu'ils aient conservé dans la littérature arménienne leur vraie forme, paraissent donner lieu à une confusion des lettres գ et դ dans le géorgien; Brosset aussi lit Rousoudan.

Mama dans une inscription sûrement mutilée) me paraît être une des femmes royales mentionnées par Vardan, p. 90 : «dont (de Kurikê des Kurikianq) des femmes religieuses *Mamkhan* et Rouzoukan».

Une inscription du monastère de Khouth indique que Mamkhan, dans ses derniers jours, vint dans ce monastère avec son mari et son fils nommé Grigoris, et qu'ils y menèrent une vie de religieux. Voici l'inscription :

...Moi, Mama, Reine, épouse de Hassan, fille du roi Kurikê, nous avons vécu au pouvoir trente ans, moi et mon mari, et remettant la patrie à nos fils, nous sommes venus dans ce monastère, auprès de Ter Grigoris, avec notre fils, son homonyme, et nous avons pris l'habit des moines. J'ai érigé cette croix... souvenez-vous dans les prières; l'an 631 (1182) [Kostaneants, p. 34].

Hassan, fils de Vakhthang, (celui-ci) fils du grand Hassan, seigneur de la forteresse de Khoyakhan, de Khatchên, et mon épouse Mamkhan, fille du roi des Bałq[1] nous nous sommes réunis dans le grand et célèbre saint monastère de Kétcharouq et... après la destruction par les Nétołq (lanceurs de flèches) nous avons réparé... avec beaucoup d'argent... l'an 637 (1188)... les moines ont accepté et établi deux jours de messes pour nous dans toutes les églises, le grand jour de Pâques pour moi et le jour de mardi pour Mamkhan... (*ibid.*, p. 92-93).

Il est également mentionné, l'an 1163, dans une inscription à Havaptouk :

L'an 612, sous la principauté de Hassan, fils de Vakhthang et de son épouse Mamkhan, moi, Ter Hovhan, fils de la sœur de Ter Grigor, et Géorg, cousin, et autres moines, avons construit ces églises... (Kostaneants, *ibid.*, p. 31).

4. *Vané*, femme d'Aran qui n'est mentionné qu'une seule fois dans l'inscription suivante :

L'an 638 (1189) sous la direction de Ter Barseł, l'oncle, moi David, fils d'Aran... j'ai construit les autels et cette église sur le lieu de repos de mon père et de ma sœur Phourthoukhan. Or, je prie vos saintes confréries, le samedi du carême (des quarante jours), et le di-

[1] Digne de remarque est l'appellation, ici, de la dernière maison des Kurikianq «roi des Bałq».

manche pour ma mère Vané, fille du roi Kurikê, et pour ma sœur, Phourthoukhan, (de célébrer) deux quarantaines, et pour mon père Aran et ensuite pour moi, et ma sœur et ma mère. Celui qui s'oppose à notre conscience sera responsable devant Dieu (Kostaneants, *ibid.*, p. 37).

5. *Bavrina*, mentionnée une fois par Kirakos (p. 72) et cela dans une inscription à Sanahin que nous avons reproduite plus haut.

Quant à *Abas*, qui, lui aussi est mentionné dans une inscription (voir plus haut), il devint l'héritier du royaume.

6. ABAS II (1185-1192).

Abas n'avait que douze ans lorsque son père mourut (Kirakos, p. 72). Il paraît avoir été l'héritier du pouvoir paternel sous la tutelle de sa sœur Bavrina. A peine avait-il atteint l'âge de dix-sept ans qu'il se maria en épousant «la fille du pieux prince Sargis († 1187)... du nom de Nana, la sœur des grands princes Zaqarê et Ivanê» (Kirakos, p. 72). D'un côté, la parenté du jeune roi avec la famille des Zacharianq, dans la période la plus brillante de leur pouvoir, et de l'autre, le mariage de ses deux sœurs Rouzoukan et Mamkhan avec les Orbéleanq et le seigneur de Khatchên, avaient, sans doute, une signification particulière pour l'avenir du royaume de Madsnaberd. Cependant toutes ces espérances s'évanouirent par la mort prématurée du roi qui mourut jeune deux ans après, à l'âge de 19 ans.

La pieuse reine Nana pour perpétrer le souvenir de son mari, fit jeter, à ses frais, sur les eaux rapides de Tsoraget un pont d'un seul bloc et d'une seule arche, d'une ouverture de 18 à 20 mètres environ, qui est encore debout aujourd'hui. Une croix en pierre érigée contre un des murs du pont porte sur son socle l'inscription suivante, interprète des pieux sentiments de la reine en deuil :

[Croix du Christ sois l'intercesseur pour les princes de la famille][(1)] des Bagratounis. Moi, Nana, fille du prince des princes Sargis, fils de

(1) Cette partie de l'inscription que nous avons reproduite du *Haïapatoum*, Katchbérouni, en 1884, l'avait déjà trouvée illisible. Lalayeants lit ainsi : «Par la volonté de Dieu, moi Nana, de la famille des Bagratounis, fille du prince des princes Sargis, sœur de Zacharé et Ivané, femme...»

Zaqarê, femme du roi Abas, qui, mort à la moitié de la journée nous a plongés dans les ténèbres, j'ai construit ce pont et j'ai érigé cette croix en son souvenir, pour ma consolation et pour la longue vie de mes parents et de mes frères. Souvenez-vous en Jésus-Christ (*Artsagank*, 1884, p. 631; *Haïapatoum*, p. 472; *Azgagrakan Handès*, III, p. 310-311; Kostaneants, *ibid.*, p. 41, a beaucoup de lacunes en reproduisant le texte de Tchalaleants).

Nous avons encore un autre souvenir de Nana : le monastère de Hovhannavank, où sont érigés un autel et une croix, ainsi que le dit l'inscription :

Moi, Nana, fille du grand hazarapet Sargis, fils de Zaqarê, celui-ci fils de Avag Sargis, ai érigé cet autel habitacle de Dieu et cette croix sur mon vardapet Margaré de récente ordination, lequel au début de son alumnat, devint mon fils, préféré au fruit de mes entrailles; et moi, témoin du désir de son cœur, j'ai entrepris la construction des murs sous sa direction, et pendant qu'il dirigeait cette bonne œuvre, sa fin approcha et il fut enterré tout jeune. Son trépas fut pour nous un deuil inconsolable. Et moi, Nana, tourmentée de son affection, ai trouvé ce moyen pour me consoler... (Kostaneants, *ibid.*, p. 41-42).

Le P. Alishan, dans *Haïapatoum*, p. 472, écrit que «Nana avait établi pour les moines de Hałbat, une table, c'est-à-dire en souvenir des défunts, un repas d'affection et de charité; là, à Hałbat sont enterrés son mari, le roi Abas et le père de celui-ci, Kurikê, et quelques-unes des sœurs (de Nana) et il convenait très bien qu'elle aussi y eût son dernier repos auprès d'eux». En effet, dans le monument funéraire à Hałbat on montre une dalle tombale qui porte cette inscription touchante :

Repos de Nana.

Il se trouve également dans le monastère de Sanahin, au sol du portique une pierre tombale portant cette inscription :

L'ascète patronouhi Nané[1], sœur des patrons Zaqarê et Ivanê. (*Haïapatoum*, p. 472; *Azgagrakan Handès*, VIII, p. 389).

Quelle est la tombe réelle de Nana? Le P. Alishan fait remarquer que «avant son mariage avec Abas, Nana était patronouhi,

[1] Lalayeants lit : *պատրոն Նրջհին է*.

mais il fallait, qu'après son mariage elle ne fût plus appelée patronouhi mais reine ».

7. AŁSARTHAN Ier (1192).

Comme Abas n'avait point eu de Nana un héritier du pouvoir, sa sœur Bavrina, vu que la famille des Kurikianq disparaissait, « était tourmentée d'un grand chagrin » mais « on lui dit ensuite : il y a une femme qui a au sein un garçon de ton frère ; la femme réjouie prit l'enfant, l'éleva et lui donna le nom de Ałsarthan, qui devint l'héritier de Madsnaberd, homme ami de Dieu et des prêtres » (Kirakos, p. 72). Cependant, le prince de Nor Berd, David[1], qui avait épousé une femme de la famille des Kurikian ne voulant point qu'Ałsarthan, en tant que fils illégitime, héritât de Madsnaberd, le fit marier, traîtreusement, avec sa *fille*, puis entrant, comme parent, avec une armée, escorté d'honneur, dans Madsnaberd, s'en empara, reprit sa fille à Ałsarthan, et éloigna celui-ci de la forteresse. Mais Ałsarthan réunissant une force suffisante et attirant à lui les habitants de la forteresse, attaquant David à l'improviste et « saisissant David avec toute sa famille, ils les rejetèrent hors de la forteresse et la rendirent à Ałsarthan » (Kirakos, p. 73).

Quelque temps après Ałsarthan abandonna le pouvoir à son fils *Kurikê* et se fit religieux « dans le monastère appelé Gétakitsq ». Kirakos ajoute : « celui-ci (Ałsarthan) qui est parvenu à nos jours, avait, dans sa vieillesse, des maux de pieds » (Kirakos, p. 72). Était-ce avant ou après d'être entré en religion ? Nous l'ignorons.

Ałsarthan eut deux fils, *Kurikê* et *Hovhannès*. Ce dernier embrassa l'état ecclésiastique et après la mort de l'évêque de Hałbat, son homonyme, « succéda Hovhannès, fils d'Ałsarthan, de Madsnaberd, de la race des Bagratounis, pendant deux ans ; il n'était pas encore sacré évêque à cause des troubles de l'époque, et il

[1] C'est, probablement, ce David que Vardan mentionne (p. 101) comme roi des Dzanarq : « Jusqu'à ce que régna l'un d'eux (des Chaldéens, qui par émigration étaient venus établir leur habitation dans Dzanarq, entre Tiflis [Տփղիս] et la Porte des Alanq) du nom de David, qui fut apparenté au roi de Tsoroget ». Par les inscriptions nous connaissons « Vasak, fils de David, petit-fils du roi Kurikê, seigneur de Norberd » qui attribue son origine « à la maison des Bagratounis ». Il est mentionné dans les inscriptions de la période de 1201-1237 (cf. Kostaneants, p. 44, 72, 80).

fut ensuite sacré pour les régions de Madsnaberd par le catholicos des Ałouanq» (Kirakos, p. 56).

8. KURIKÊ III (1232).

Kurikê recevait le pouvoir des mains de son père à une époque (1232) où le pays se trouvait en face d'un grand péril dont le menaçait l'Orient. Les hordes tartares dévastatrices, et qui emmenaient les gens captifs s'étaient approchées des frontières de l'Ałouanq sous le commandement de Molar Nou. Les forteresses du prince Vahram, Tavouch, Kadsareth, Térounakan, Ergévank, étaient tombées aux mains du nouvel ennemi. Le même danger menaçait également Madsnaberd[1] «qui appartenait à Ałsarthan des Kurikianq» (Vardan, p. 145) «et que tenait Kurikê le Bagratouni, fils d'Ałsarthan» (Kirakos, p. 129). Ni Ałsarthan, ni Kurikê ne purent défendre Madsnaberd; il dut se rendre au tyran sauvage. Les historiens ne nous donnent aucun détail à ce sujet. Comme les Tartars permettaient à ceux qui s'étaient soumis volontiers de rester dans leur principauté (Vardan, p. 145), il est possible de croire que Kurikê, s'étant volontairement soumis à Molar Nou, resta seigneur de Madsnaberd. Nous n'avons point d'autres renseignements à son sujet ni quant à la date de sa mort.

9. PHAHLAVAN, THAŁIADIN, AŁSARTHAN II.

Kurikê III eut trois fils : Phahlavan, Thałiadin et Ałsarthan (Kirakos, p. 73). Le plus célèbre d'entre eux fut Thałiadin. Celui-ci fut un des princes arméniens (Avag, fils de Chahnchah; Elikoum, fils de Liparid, etc.) qui prirent part à l'expédition du Khan Houlałou contre l'émir de Bagdad (en 1256). Au retour Houlałou assiégea la ville de Npherkert (la ville des Martyrs) laquelle après deux années d'un siège dur (1259) tomba comme butin aux mains des ennemis (Vardan, p. 150; Małachia, p. 40; Orbélean, p. 296).

Thałiadin rapporta de cette expédition un précieux dépôt, les reliques de saint Barthélemy, qu'il avait pu se procurer à

[1] Małachia Abeła, p. 16, fixe la prise de Madsnaberd (qu'il écrit Mdsbnay berd) à la première invasion des Tartares, c'est-à-dire en 1214-1215, pendant que Ałsarthan était, sans doute, encore prince.

Npherkert. A ce sujet Małachia écrit p. 41 : «Le grand prince d'Arménie, de nom Thałiadin, de la famille des Bagratounis, se saisit d'un prêtre syrien et l'ayant durement traité, il découvrit la main droite du saint apôtre Barthélemy, qu'il emporta avec grande joie dans son pays, en Orient, et la déposa chez lui. Plus tard pressé par le grand prince des Ardzrouniq, appelé Sadoun, il la lui donna. Sadoun, le seigneur du grand et célèbre saint monastère de Hałbat, prit la sainte main droite de l'apôtre Barthélemy et la déposa au monastère de Hałbat; elle y est sûrement.»

Thałiadin disparaît dès lors de l'histoire. De ses enfants on ne fait mention nommément que de Sargis.

10. SARGIS.

Avec la mort de Thałiadin, les dernières étincelles de l'ancienne gloire des Kurikianq se meurent peu à peu, paraît-il. Sargis se présente comme la dernière faible lueur de ses glorieux ancêtres. Celui-ci, au lieu d'assurer son héritage en le fortifiant et en l'étendant même par de nouvelles actions de bravoure, détache de lui au contraire ce qui en reste, en le mettant morceau par morceau à l'encan. Les temps étaient-ils changés? peut-être. L'unique mention de son nom est dans l'inscription suivante qui se trouve à Hałbat :

L'an 698 de l'ère arménienne (1249) par la volonté de Dieu, moi, Grigor... ai eu recours avec grande foi à la sainte Croix, et ai donné, en offrande de mon âme, le village Agravatsor, dénommé Makhmout, que j'avais acheté, de mes deniers, à Sargis, des fils de Thałiadin; je l'ai donné à la sainte Croix... ils l'ont accepté... et ont établi de célébrer la messe du Christ, en mon nom, dans toutes les églises... et, en mon nom, de dresser une table, comme celle de Nana... (Brosset, *Description*, p. 23; Kostaneants, p. 93).

D'après une légende «les ancêtres de Mélik Arstam, du village de Barsam, tirent leur origine des descendants royaux des Bagratounis, c'est-à-dire des derniers membres des rois Kurikian» (Barkhoudarean, *Artzakh*, p. 319). Il est difficile de trouver, basée sur cette légende qui a son origine à partir de 1600, une corrélation entre les membres de la famille de Thałiatin et les ancêtres de Mélik Arstam.

Ainsi, le royaume des Kurikianq, dans la période de son exis-

tence de cent cinquante années, n'ayant joué qu'un modeste rôle en Orient, s'est peu à peu dissous et a perdu ses traces dans l'histoire.

Un coup d'œil rétrospectif sur son existence historique nous donne l'occasion de certaines réflexions.

En se séparant du corps gouvernemental des Bagratounis et en aspirant de jour en jour à une indépendance absolue, à l'instar des royautés sœurs, il a non seulement affaibli la force de l'Etat central et été la cause de sa chute rapide, mais, lui-même, dans ses limites étroites, cerné par des nations plus fortes et ennemies, il devint la cible de leurs aspirations de conquête. Et cela particulièrement après la ruine du royaume d'Ani. Se fiant à la force de ses hommes peu nombreux, il devait un jour, tôt ou tard, devenir la proie du plus fort.

David Anhołin est la figure la plus représentative du royaume des Kurikianq, bien qu'il essaya de fortifier sa principauté et de l'étendre par l'adjonction des tronçons du royaume d'Ani; le succès de ses conquêtes hasardeuses et de ses défaites eut une part égale. Nous ne pouvons dire si la maison des Kurikianq aurait eu plus de chance si elle avait imité ce roi entreprenant avec une politique plus modérée et plus pacifique. L'essai de ses successeurs, à ce sujet, ne fut point couronné d'un meilleur résultat.

Tant que les petites principautés du Caucase, suivant une politique d'attente, ne s'étaient pas tendu mutuellement une main de paix et n'avaient point formé une alliance contre l'ennemi commun, qui les menaçait du côté de la Perse, elles ne pouvaient entrevoir l'avenir joyeusement et sentir leur existence assurée. Mais l'époque n'a pas compris la nécessité absolue d'une telle union étroite des populations chrétiennes voisines. Elles ont vécu, côte à côte, implacables, tout le temps en querelle l'une avec l'autre. Bien qu'un côté ou l'autre ait obtenu la victoire, le résultat réel fut qu'en triomphant elles furent vaincues, car c'était s'affaiblir continuellement.

C'est dans cet état d'épuisement de l'Orient chrétien que la race brutale des Tartares fit son apparition sur leurs frontières dans le premier quart du XIIIe siècle (1214); non seulement les Kurikianq devant les murailles de Madsnaberd et les Zaqareanq sur les frontières anciennes des Kurikianq ne purent les repousser, mais, même la Géorgie plus puissante se sentant trop faible battit en retraite, abandonnant l'antique civilisation en butin aux hordes des Tartares.

C'est ainsi que furent foulées aux pieds toutes les petites principautés qui se reconnaissaient indépendantes arbitrairement et disparurent. De leur nombre furent aussi les Kurikianq.

Ce petit royaume a pourtant joué, avec succès, un rôle dans l'Arménie septentrionale, pour le progrès civilisateur du pays, et eut une influence heureuse relative sur le bien-être de la population.

Au XII^e^ siècle, cet âge d'or du royaume des Kurikianq, l'Arménie septentrionale fut considérée comme le centre de la science; les monastères de Hałbat, Sanahin et Kobaïr y florissaient. Les meilleurs représentants de cette période de la littérature arménienne furent Hovhannès Sarkavag, Vardan Hałbatatsi, David Kobaïretsi, Grigor Toutéordi, Grigor fils d'Abas. On y affluait de toutes les parties de l'Arménie pour y suivre les cours des sciences auprès des maîtres érudits. Même, «des jeunes filles de la famille royale» abandonnant le milieu fastueux des palais royaux allèrent mener une vie religieuse d'ascétisme dans ces dits monastères.

La maison des Kurikianq s'efforça, non seulement par ses propres moyens, d'encourager les auteurs méritants, mais elle provoqua même des réunions pour l'organisation ecclésiastique, répara les vieux monastères, construisit de nouvelles églises et les dota de donations généreuses. Elle créa une période tranquille pour la prospérité de la science.

Mais, hélas! cette période de tranquillité n'eut point une longue durée.

LES ROIS ARMÉNIENS DE LA MAISON DES KURIKIANQ DANS LA KAKHÊTH.

En parlant de David Anhołin, nous avons rappelé que la famille royale des Kurikianq de Loṛi ne fut point limitée à ce seul territoire, mais qu'elle s'était répandue en plusieurs branches vers Kakhêth. Nous tenons notre promesse en esquissant, ici, l'histoire de cette branche.

En principe, il paraîtrait peut-être étonnant qu'une dynastie arménienne se soit rendue célèbre dans une province reconnue géorgienne, aussi, à cette occasion, revenons-nous à la question : Kakhêth était-elle géorgienne ou arménienne? Ayant sous les yeux toutes les données historiques, nous considérons plus conforme à la réalité l'opinion qui, au point de vue de la majorité de

la population, déclare le pays arménien, mais, quant au pouvoir, n'ose point le déclarer catégoriquement le monopole de l'une ou de l'autre des nations, parce que les sources n'ont point, à ce sujet, la clarté désirée.

Brosset, sans hésitation, affirme sans condition : « Il faut, ainsi que je le crois et j'en suis profondément persuadé, établir que Kakhèth était, au début, plutôt arménienne que géorgienne ». (*Monographie des monn. arméniennes*, p. 33). Une autre autorité avait dit avant lui : « La Géorgie n'a pas toujours été géorgienne » (S. Martin, dans *Vakhouth*, Introduction, XXIX). Les Géorgiens ignorent, naturellement, l'existence même des Arméniens dans Kakhêth, mais en vain. Le témoignage, qui a du poids, des auteurs arméniens, avant la domination géorgienne au XIII^e^ siècle, représente Gougarq, avec la Kakhêthie, et Akhaltskha qui en faisaient partie, comme arménien [cf. la dénomination ancienne arménienne de « ishkhanats giuł » (village des princes)]. Les lieux ont été relevés par Saint Martin (*Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, I, p. 74-86).

Les partisans de l'opinion contraire ne peuvent produire des preuves historiques, même de l'historiographie géorgienne, en faveur de leur opinion, surtout après que Vakhout et Vakhtang ont dit qu'aux jours d'Aternersèh, prince de Hérêth[1] (une partie de Kakhêt) le pays abandonna son rite *arménien* et adopta le rite géorgien. Or, pour peu que nous connaissions l'antipathie mutuelle de ces deux peuples, nous ne pouvons croire que les princes géorgiens se soient liés, pendant des siècles, au rite arménien, ce serait une contradiction; ce qui est encore une preuve que, dans le clan des Géorgiens, on est d'accord pour admettre que Kakhêth était arménienne, du moins au point de vue de la population (cf. Brosset, *Monographie*, p. 34).

Quant à la question du pouvoir, là encore il est difficile de nier qu'il était en grande partie entre les mains des Arméniens, surtout si nous considérons dans l'histoire de l'Arménie comme mentionnés dès l'antiquité le bdeachkh des Gougarq, et les noms armé-

[1] Le royaume de Kakhêth consiste en trois principautés : Kakhêth, Hérêth et Koukhêth. La première se trouve entre les fleuves Eori et Thourté dans le Caucase; la deuxième au sud de Khounan, le long des deux rives de l'Eori, enclavant une partie des déserts jusqu'à l'embouchure du fleuve Alazan; la troisième le long de l'Arakoui et du Kour jusqu'à Khounan. Aux jours d'Aternersèh, dernier prince de Hérêth, qui vivait à l'époque de Grigor, ce pays abandonna la profession de foi arménienne.

niens des princes suivants qui, de siècle en siècle, ont livré bataille contre les territoires de cette partie de la Géorgie, preuves qui, sans exclure la possibilité du pouvoir, de temps à autre géorgien, prolongent au delà des limites de la probabilité la supposition de l'existence d'une autorité arménienne sur ce pays avant le XI[e] siècle même. Quant au XI[e] siècle jusqu'au XII[e] siècle, il ne reste plus de doute que les régnants sur Kakhêth étaient des Arméniens, et ceux-là étaient de la famille des Kurikianq de Loṛi. En résumant les renseignements contraires des historiens on voit qu'il se forme dans Kakhêth, 1039-1105, une dynastie régnante des Kurikianq de Loṛi avec quatre rois arméniens. Ce sont les successeurs des neuf rois mentionnés par Vakhouth (787-1039) et dont la nationalité est discutable.

La dynastie des Kurikianq de Kakhêth est fondée par Gagik (1039-1058), qui nous est conservé, par l'historien des Géorgiens, sous la forme de Gag. Celui-ci était le fils de David Anhołin et de Zorakrtsel, la fille de Kuriké III, le dernier roi de l'ancienne dynastie de Kakhêth (voir plus haut, p. 40 du texte arménien et p. 235 de la traduction). Vardan a enregistré cette parenté (p. 101): «David s'est apparenté au roi de Tsoroget». Ce Tsoroget c'est Kakhêth, comme il appert de Tchouancher (p. 112), de qui nous apprenons également à connaître le fruit de cette parenté, Gagik : «Le roi de Kakhêth, Gagik, *le fils du roi d'Arménie*». Gagik, que son grand-père Kvirikê avait adopté, monta sur le trône après sa mort. De sa vie nous ne connaissons que ses guerres seulement. D'après Vardan, l'amira Phatloun «menace Gagik, le roi de Tsoroget». Au début il était en relations amicales avec les Géorgiens, il s'associe à leur roi Bagarat au blocus de Tiflis (*Տփղիս*) d'après Mkhitar Aïrivanétsi (p. 59) qui, en cette occasion, selon son habitude, commet encore une erreur en désignant le nom du père *Hovhannès* au lieu de *David* : «Bagarat, roi des Géorgiens prit Tiflis (*Տփղիս*) des mains de Tchaph avec l'aide de Gagik, roi de Kakhêth, celui-ci fils du roi *Hovhannès*». Mais aussitôt après on le trouve en lutte avec Bagarat sur la montagne Mikel et Gabriel. Bien qu'après la prise de Tiflis (*Տփղիս*) Gagik en était redevenu l'ami, il s'en éloigne aussitôt pour donner aide et assistance à Liparit Bałousch qui s'était insurgé contre le roi.

Gagik meurt en 1058, son fils Ałsarthan lui succède (1058-1084). Bagarat avait déjà envahi Hérêth du temps de Gagik, il y établit complètement son autorité du temps de son successeur. Mais elle ne fut point de longue durée. Ałsarthan se rendit au-

devant de Toułril Bek, embrassa l'islamisme et récupéra, en échange, Hérêth et Kakhêth. Il vint en aide au roi Giorgi contre Liparit et les Sarrazins. Lorsque Giorgi revint de chez Phalthoun et qu'il vida la dernière forteresse, Ałsarthan se rendit auprès de Phalthoun pour consolider l'autorité de celui-ci et se fit circoncire.

Il mourut en 1084 et laissa le trône à son fils Kurikê IV, 1084-1102, qui fut un roi courageux et actif, et un vrai chrétien. Ałsarthan est le dernier roi, d'après les Géorgiens, fils, et d'après l'arménien Tchouancher, *neveu* (fils du frère) de Kurikê, qui fut un débauché immoral et indigne du trône; ses mœurs furent la cause qu'après avoir régné trois années (1102-1105), les chefs de Hérêth et de Kakhêth se réunissent, se saisissent de lui pour le livrer à David le Rénovateur, qui s'empara de la totalité de Hérêth et de Kakhêth. C'est ainsi que prendfin la dynastie des Kurikianq de Kakhêth.

Ce bref coup d'œil suffit; pour les détails on peut s'adresser à l'histoire plus développée de Brosset.

LA MONNAIE DU KURAPALATE KURIKÊ.

Dans l'histoire des rois Kurikian, en parlant du roi Gourgên Ier, nous avons fait mention d'une monnaie en caractères arméniens portant le nom de « Korikê », qui, comme type et lecture, ne ressemble point aux autres monnaies nationales. De cette monnaie on ne connaît que trois[1] exemplaires jusqu'à présent : l'un se trouve au musée de Saint-Pétersbourg, que Brosset eut devant lui, qu'il étudia et publia (voir *Monographie*, p. 32 et pl. I; dans notre ouvrage, fig. 1 et 2); le deuxième se trouve à Etchmiadzin offert par Lalaïants, qui l'avait trouvé dans la province de Tchavasp (cf. Classement des monnaies Roubinian, p. x); et un troisième dans notre collection. Celui d'Etchmiadzin, d'après Lalaïants, est en argent, les deux autres en bronze. A l'endroit de la monnaie, on voit le demi-buste du Christ de face, tenant un livre de la main droite, des deux côtés de la face les monogrammes Յ(*իսու*)Ս–Ք(*րիստո*)Ս, au revers sont gravés des mots ou des noms arméniens.

Deux questions importantes se présentent à nous au sujet de

[1] On dit qu'il y a aussi des exemplaires dans la collection des Mkhitharistes de Venise.

cette monnaie, concernant : 1° la lecture et 2° le roi ou le prince qui a fait frapper cette monnaie. Des avis pour ou contre ne manquent point à ces deux questions, Brosset, qui essaya de l'analyser une première fois, lit : + *Seigneur, aide Korikê Kora . . . a . . .* », Langlois (*Numismatique de l'Arménie*, p. 28) guidé, sans

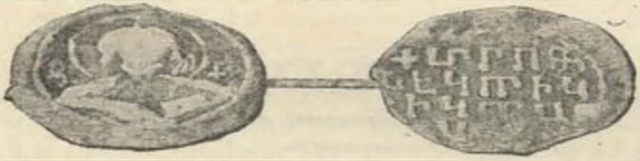

Fig. 1-2.

doute, par sa meilleure connaissance des monnaies des princes d'Antioche, essaye de déchiffrer : *Seigneur, aide Korik i Kora . . . a . . .* », et rappelle cette ressemblance de formule avec la lecture grecque :

ΚΥΡΙΕ ΒΟΗΘΕΙ ΤΩ ΔΟΥΛΩ СΟΥ ΤΑΝΚΡΙΔΙ

Seigneur aide ton serviteur Tancrède.

Langlois mentionne également les essais de S. Alishan et de G. Aïvasowski. D'après S. Alishan il faudrait lire : *Seigneur, aide Korikê et les villes de Kora*, mais d'après G. Aïvasowski : *Seigneur, aide Koriké* et *son épouse*.

Lalaïants, après étude de la monnaie, adopte lui aussi la lecture de Brosset. En effet, il faut dire que Brosset est celui qui s'est

Fig. 3-4.

le plus rapproché de la lecture vraie, tandis que Langlois, S. Alishan et G. Aïvasowski y introduisent plutôt des mots à leur gré au lieu de lire l'inscription objectivement. Surtout ceux introduits

par S. Alishan et G. Aïvasowski s'opposent aux devises des monnaies anciennes et ont plutôt le caractère d'un monument commémoratif. Brosset aurait sans doute définitivement résolu la question (cf. p. 33) si les caractères de sa monnaie avaient eu la netteté et la distinction que la nôtre possède. Nous donnons ici la première édition (fig. 3-4) de notre monnaie. L'œil le moins exercé peut, sans doute, lire ici :

+ Տր ո(գ)
նէ կորի(կ)
էի կորա(յ?)
պաղա
տին

C'est-à-dire :

Seigneur aide Korikê Korapalate.

La première question trouve ainsi sa réponse. Venons maintenant à la deuxième, au roi qui fit frapper la monnaie.

Le nom de « Korikê » est déjà une indication pour chercher approximativement où il faut trouver ce souverain, sans doute, dans les limites de la domination des Kurikianq. Loṙi avait eu trois (selon d'autres, quatre) rois portant le nom de Kurikê ou Korikê dans les siècles x-xii. Langlois attribue cette monnaie au dernier (IV, d'après nous III). Il écrit : « Il est impossible qu'elle appartienne au I, au II et au III, car Korikê I (Gourghên) régnait en 982-989; Korikê II et Korikê III vivaient au commencement et à la fin du xi[e] siècle, tandis que cette monnaie portant le nom de Korikê ne pouvait être frappée à une autre époque qu'au xiii[e] siècle, parce que comme type et comme lecture elle a une ressemblance avec les monnaies frappées par Tancrède, le prince croisé d'Antioche, ... la monnaie portant le nom de Korikê ne peut appartenir à d'autre qu'à Korikê IV qui fut le dernier prince de l'Arméno-Ałouanq. » Ce sont là des constatations sans preuves ou des preuves aussi fragiles que la lecture même.

Une opinion que combat Langlois est celle du célèbre savant Brosset avec qui s'accorde, sur ce point, Lalaïants. Brosset tient Kurikê I[er] (d'après nous Gourghên) pour le propriétaire recherché de cette monnaie : « d'un côté la forme de cette monnaie rappelle les monnaies de Giorgi, père de Thamar, et les monnaies de Giorgi, fils de cette princesse; d'un autre côté, Kurikê I[er]

fut le plus puissant des princes de cette dynastie». Tout en respectant ces observations de Brosset, nous attachons beaucoup plus d'importance au titre *Korapalat* gravé sur cette monnaie que ne l'a fait Brosset. Les souverains qui sont appelés du titre de rois tant auprès des historiens que dans les inscriptions ecclésiastiques et civiles pouvaient-ils se laisser abaisser au simple titre de *Korapalat* sur les monnaies d'état représentatives de leur souveraineté? Nous ne le croyons point. D'un autre côté, le nom de *Korikê* n'est point particulier aux rois de Loṛi; nous le trouvons également dans les Taïq [1], aux princes desquels appartenait aussi le titre de *Korapalat*. Nous n'avons aucune raison de ne pas attribuer cette monnaie à un prince de Taïq du moment que là aussi les princes jouissaient de ce privilège [2]. Tandis qu'il semblerait extraordinaire que la maison des Kurikianq Bagratounis de Loṛi ait eu une autorité dont furent privés les Bagratounis d'Ani auxquels étaient soumis les premiers.

A quelle époque appartient cette monnaie? La réponse est difficile. Ni les historiens arméniens, ni les géorgiens ne font de mention à ce sujet. A en juger d'après le type des caractères arméniens, d'après la paléographie, cette monnaie devrait appartenir au x-xi^e^ siècle, où paraissent les caractères moyens mesropians mêlés aux bolorgirs. Par exemple le «*ող*» et le «*ու*» sont semblables aux caractères d'un mémorial écrit à Kogovit en 999 (cf. Tachian, *Un coup d'œil sur la paléographie arménienne*, p. 68); curieuse aussi est ici la forme de *Korapalat* qui se voit également dans le mémorial de 999 («de David Korapalat»). Le mot *ուղ՛նէ* transcrit par *ող՛նէ* est, sans doute, attribuable à l'ignorance du vulgaire artisan et ne peut servir de témoignage contre l'antiquité.

(1) Ainsi dans Brosset, *Hist.*, I, p. 272, 285, il est fait mention de Gourgèn (= Korikê), fils du roi Bagarat d'Artanoutche, père de Démédré, † 1012.

(2) J. de Morgan, *Histoire du peuple arménien*, Paris, 1919, p. 145.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA MAISON KURIKIAN.

- Achot Olormadz (Miséricordieux), 977 = épouse Khosrovanoiche.
  - Gourgên I[er], 980-989.
    - A. A., femme de Apousouar.
    - Dawith (David) Anholin, 989-1048 (?) = épouse Zôrakertsêl, fille du roi de Kakhêth.
      - Hranouch, 1063.
      - Kurikê I[er], 1048 (?)-1089 = épouse A. A., sœur de Bagarat, roi de Géorgie.
        - A. A., femme de Alphaslan, 1064.
        - Dawith (David) II, 1089-1145, roi de Madsnaberd.
          - Rouzougan, 1153.
          - Kurikê II, 1145-1185 = épouse Thamar.
            - Mariam, 1185, religieuse.
            - Rouzougan, 1173, femme de Iwanê Orbélian.
            - Mamkhan, 1182, femme de Hasan, seigneur de Khatchên.
            - Abas II, 1185-1192 = épouse Nana, sœur de Zaqarê et d'Iwanê.
              - Alsarthan I[er], 1192.
                - Hovhannês, évêque de Madsnaberd.
                - Kurikê III, 1232.
                  - Phahlawan.
                  - Thaliadin, 1256.
                    - Sargis, 1249 (*sic*).
                  - Alsarthan.
            - Vanê, 1189, femme de Dawith, fils de Aran.
            - Bavrina, tutrice d'Abas II.
        - Stéphannos, évêque, 1143.
        - Abas, roi de Tawouch, 1145.
      - Gagik, 1039-1058, dans la Kakhêth.
        - Askharthan, 1058-1084.
          - Kurikê IV, 1084-1102.
      - Adarnasê, 1064.
    - Smbat, 1063, à Lori.